

La petite fille
de la photo

Christine Robion

La petite fille de la photo

Préface de Jean-Pierre de Kerraoul

Récit



Cent Mille Millions

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2e et 3e alinéas, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (article L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 135-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Christine Robion, 2014
pour Cent Mille Milliards

À mon père

PRÉFACE

Chaque jour ou presque, nous faisons des rencontres dont nous ne parlons jamais. Un regard, un visage, un pas dans une rue, enclenchent – ou non – une élucubration ou divagation mentale et le début d’une histoire. La plupart de ces rencontres s’évanouissent, interrompues par un (non) événement de la vie ordinaire ou chassées par la suivante. Et puis certaines petites filles, sur certaines photos de l’esprit, restent. Leur histoire virtuelle continue.

Christine Robion est d’abord plasticienne. Depuis des années, elle réunit dans ses œuvres fragments de lettres, journaux, cartes postales, de simples signes aussi, juxtaposés sur la toile comme figurants du monde environnant et discrets témoins d’épisodes de

sa vie. Disposés en petits carrés, ils sont la multitude, l'embarras du choix, le péril d'indifférence. Et l'espace libre qui les entoure ou les disperse conduit à se poser la question : lequel a-t-il quelque chose à me dire qui va provoquer ma lecture, c'est-à-dire mon imaginaire, immédiatement ?

Une photo, c'est par définition un instant. La recherche patiente de l'artiste, c'est la conquête du présent, la capacité de saisir, de capturer, de jouir pleinement – instantanément – du présent. En s'arrachant au passé et sans égard pour l'avenir.

Sur la toile à l'origine de ce récit, seulement quatre enfants, comme si l'auteure avait opéré une pré-sélection symbolique par référence au grand nombre des petits figurants familiers du peintre. Mais pourquoi Émilie est-elle la petite fille sur la photo ? Parce que son histoire, que croisent des tranches de vie d'autres personnages, est celle du combat permanent et obscur pour conquérir, au long cours de tant d'années imposées et de moments subis, quelques instants présents, c'est-à-dire choisis.

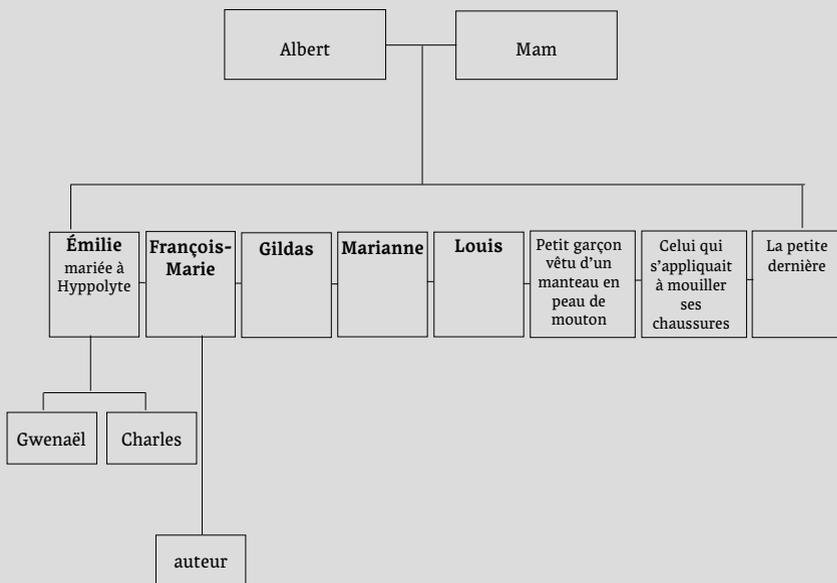
La petite fille sur la photo n'a jamais voulu d'une vie sans histoires.

Jean-Pierre de Kerraoul

Directeur de la publication, *Art press*

La petite fille de la photo

LES PERSONNAGES DU RÉCIT DANS L'ARBRE GÉNÉALOGIQUE



LES ENFANTS DE LA PHOTO

À droite, c'est Émilie. Le petit garçon à côté, c'est François-Marie, dont je croise le regard parfois dans le miroir à la lumière crue d'un ascenseur quand tout va mal. Puis vient Gildas qui a une tête de fille, et enfin Marianne, qui ressemble encore à un bébé. Les enfants sont tous en blanc, visiblement préparés pour la photo. Aucun n'a l'air heureux.

Émilie s'est accrochée à une vie qui ne l'aimait pas beaucoup. Elle a fini par mourir, mais elle a pris son temps.

Ce que je sais de son histoire se résume à quelques séquences vécues, disparates, disséminées à intervalles irréguliers dans le temps et l'espace. Elle plonge ses racines dans l'inconnu de l'enfance, dans

une région presque étrangère. La vie d'Émilie a traversé un siècle, effleuré une fin de guerre, en a traversé une autre ; elle a connu des déracinements ; dès sa naissance on a pensé à un malentendu, un peu comme si on avait voulu gommer l'acte de sa venue sur terre Elle a compris qu'on en voulait à sa langue. C'était une lecture possible de son drame.

Elle voulait revenir mourir à Pengoat. Je le savais, parce qu'elle me l'avait dit. Déjà elle ne faisait plus de phrases, mais j'ai compris l'essentiel des mots bretons, qu'elle lâchait quand tout l'avait déjà quittée. Ils exprimaient le désir furieux d'être ailleurs, de fuir, de rentrer, sur son fauteuil roulant, à quatre pattes, en rampant, n'importe comment, mais rentrer. Il suffirait qu'on la mette sur la route, elle mettrait le temps nécessaire, mais elle rentrerait. Elle ne réagissait pas à la langue usuelle, les mots de tous les jours ne l'atteignaient plus depuis longtemps. Alors j'ai essayé des sons qui venaient de loin, des bribes d'une langue surprise et jamais apprise, kenovo, gwin ru, Pengoat. Subitement le regard d'Émilie s'est animé, elle s'est mise à parler, à dire des choses que je sentais dirigées vers une cible que je ne pouvais définir, dans une bouillie incompréhensible de mots groupés autour d'un îlot de nostalgie palpable, un mal violent, tellement communicatif que j'en ai eu mal au ventre.

Elle a fini par revenir. Mais elle était déjà morte.

Le curé ne la connaissait pas, il ne connaissait personne parce qu'il y a bien longtemps qu'il n'y a plus de curé à la paroisse de Pengoat. Celui-là venait d'ailleurs, l'un de mes oncles le connaissait, il a fallu le supplier pour qu'il accepte de dire cette messe, le chef de chœur ne supportait pas ce curé étranger qui ne connaissait pas bien ses cantiques en breton, on sentait bien qu'il y avait une tension mais il faut dire qu'au bout du compte, cela avait de la gueule.

Émilie Le Goffic, baptisée en 1918 dans cette église où on a célébré son mariage, et où maintenant on célèbre ses funérailles.

L'oncle avait soumis au curé l'essentiel du texte du discours. On avait craint le pire, qu'on évoque le reste, le sulfureux. Tonton veillait au grain, il savait élaguer, étouffer ce qu'il fallait, désosser un chouïa pour rendre la chose aimable, homme scrupuleux et plutôt lettré, il savait également raturer, écaler, moudre menu si nécessaire. Meunier ou équarisseur, on ne savait plus trop ce qu'il était. Par chance, personne n'a soumis de suggestion, le texte s'est imposé dans ses grandes lignes simplificatrices, c'est tout juste si, dans les rangs, on s'est souvenu des heures de gloire d'Émilie Le Goffic, « un point aurait pu être fait sur l'immensité de sa culture bretonne », mon cousin de Guingamp me glisse cela à l'oreille, il se souvient des chanteurs, des écrivains que nous avions

rencontrés chez elle, mais voilà justement ce qu'on voulait éviter : qu'on évoque ses amitiés.

La nommer par son nom d'épouse en omettant son nom de baptême, c'était une manière de la tenir, encore une fois, à distance, comme si, morte, elle aurait encore pu leur nuire en faisant jaser. Le cimetière est là avec ses pierres prêtes à ravalier l'histoire, un jardin autour de l'église avec ses inscriptions familiales dans le granit. Les vieilles femmes en coiffe relevaient leurs jupes pour en franchir les barrières basses. Elles ont aussi disparu.

D'un côté il y a des faits, plus ou moins vérifiables. De l'autre les impressions, fugaces et peu fiables. Je veux en saisir quelques-unes et déjà elles glissent de mes mains savonneuses. Qu'est-ce que je veux au juste ? Faire rimer lessiveuse et justice ? Mes proies sont des souvenirs qui s'échappent, deviennent des clés molles qui se déforment au moment d'ouvrir des portes qui restent là, butées, bloquées de barres de bois, déjà spongieux et vermoulu.

Il faut bien reconnaître que je ne sais pas grand-chose d'elle. Elle est passée, Émilie, traçant son chemin jusqu'à une fin dont elle aurait rêvé, si elle avait été là pour y assister. Difficile d'affirmer qu'elle était là pour chanter avec nous « Mamm gozh ar Vretoned. » Mais je veux bien y croire... J'ai entendu, il y a longtemps, le témoignage d'un homme qui avait vécu sa mort. Il en était revenu. Parti pour quelques secondes ou

quelques minutes, peut-être un peu plus, oui, il était revenu. Il se trouvait sur une table d'opération quand il avait rendu l'âme. Il a senti qu'il se soulevait, qu'il passait au-dessus de l'équipe médicale qui s'acharnait sur son corps, il voyait bien le chirurgien, les médecins, les infirmières. Cela lui faisait tout drôle d'être là sans y être. Il voyait les médecins et leurs masques bleus, il ressentait leur désespoir, il avait presque envie de les consoler, de leur dire que tout cela n'était pas grave, il voyait avec détachement ce corps inerte qui déjà n'était plus lui ; cela lui était égal, et puis, sans le vouloir, il est passé à côté. À travers le mur. Il s'est retrouvé dans un autre endroit dans l'hôpital, cela lui a paru bizarre parce c'était un local à vélos. Il a regardé les bicyclettes, les solex et les motos. Tout mort qu'il était, il n'a pas eu d'état d'âme, tout juste le temps d'un léger étonnement, puis il s'est ravisé. Sans doute les vélos ne lui plaisaient-ils pas. Il a repassé le mur, s'est retrouvé dans la salle d'opération où il a plané un instant pour redescendre tranquillement sur la table, à la place qu'occupait son corps. Il en avait fini d'être mort. Quelques jours après, quand l'homme est sorti de l'hôpital, il a demandé à visiter les lieux qu'il n'avait jamais vus et qu'il ne connaissait pas. Il y avait, juste derrière le mur de la salle d'opération, un local à vélos.

Émilie a peut-être bien réussi sa fin en assistant à son enterrement. Cela me plaît bien de le croire.

Tous ses frères et sœurs sont là pour lui rendre hommage. Déjà vieux, eux aussi, mais se tenant droits, et étonnamment peu ratatinés, il est possible qu'ils se posent la même question : qu'a-t-il pu se passer pour que cette vie fût ainsi jetée, mal perçue et si mal reçue ? Mais peut-être qu'ils ne pensent à rien. Émilie a toujours été une emmerdeuse. Elle était l'aînée, c'est normal qu'elle parte la première. Chacun pense ce qu'il veut et dispose à sa manière de pièces éparses d'un puzzle qu'on se gardera bien de mettre en commun.

Les neveux ressemblent à leurs pères et ils sont déjà chauves. Ils ont porté le cercueil, suivis par les nièces qui ne sont plus depuis longtemps des jeunes filles. Ils se regardent, étonnés de ne pas se connaître. Mon cousin de Guingamp a, lui, toute sa crinière, nous échangeons des regards complices. Impossible d'être triste, il fait beau, la lumière est magnifique, l'instant éternel. Tante Émilie a réussi son coup.

Nous nous retrouvons à la salle des fêtes, les vieux tontons et les vieilles tantes, les cousins étrangers et ceux qui sont plus proches. La complicité a ses limites. On en restera là.

Émilie était la première d'une lignée de huit enfants. Notre grand-mère était morte centenaire, quinze ans auparavant. C'est à l'enterrement de sa mère qu'on avait vu Émilie pour la dernière fois, assise au premier rang dans l'église de Pengoat dans un fauteuil roulant poussé par son fils cadet.

ÉMILIE NAÎT À PENGOAT EN 1918

En 1920, ses parents se marient.

François-Marie n'a jamais rien dit. Même s'il ramenait tout à la Bretagne, comparant grands et petits clochers à celui de Pengoat qu'aucune merveille ne pouvait égaler, ce que nous savions des origines de la famille de mon père était peu et très vague. Les choses étaient beaucoup plus claires du côté de notre grand-mère maternelle, qui était charentaise. Elle aimait nous faire remonter le plus haut possible dans un arbre bruissant de rires sonores, de repas en sauce, d'ivrognes sympathiques, d'histoires de paysans où le mal était tenu à distance, noyé dans le vin gai. Elle venait d'un village pauvre, perdu dans les pins de la Charente Inférieure, devenue depuis Maritime. Son père était bûcheron. À la mort

de sa femme, il avait placé sa fille de huit ans chez une couturière qui lui faisait faire des journées chez de riches clientes. Ma grand-mère avait tout juste eu le temps de comprendre qu'elle aimait l'école. Le traitement avait dû être rude, juste après la perte de l'être qu'elle aimait le plus au monde. Jamais elle ne s'est plainte. Elle a commencé à tisser un réseau de relations simples qu'elle a gardé toute sa vie. Les produits de consommation courante, pain, épicerie, viande, étaient livrés à l'époque par les commerçants qui faisaient leurs rondes en voiture. L'une d'elles avait stationné régulièrement devant la maison du bûcheron occupé dans les bois. Cela faisait rire ma grand-mère charentaise quand on lui disait qu'elle ressemblait étrangement à la fille du boucher.

Pas de rire dans les récits familiaux de ma famille bretonne. Quant aux récits, ils étaient quasiment inexistantes. Difficile, dans ce cas, d'essayer de se repérer un peu. Contrairement à la branche charentaise, qui était simple et qui se laissait remonter dans un luxe de détails, j'ai à peine su qui était mon grand-père paternel, et n'obtiendrai probablement jamais d'indices sur une famille qui un jour a quitté le Morbihan dont elle était originaire, pour s'installer à Pengoat dans les Côtes du Nord, devenues d'Armor. Le grand-père avait été clerc de notaire, mais quel métier exerçait l'arrière grand-père ? On a parlé de ferme, mais aussi de forge. L'information butait sur

un maréchal-ferrant dont on ne savait rien. La génération précédente restait coite sur le sujet comme sur beaucoup d'autres, le mutisme est une sorte d'atavisme breton, un refus lié à la méfiance envers la langue même, celle qu'on a fini par adopter par nécessité et qu'on utilise avec parcimonie, dans une prudente distance. Les mots français sont rares, et taillés à coup de serpe dans l'héritage accentué de la langue sacrifiée. En prenant le parti de ne rien dire, on se retrouvait à ne rien savoir, un effet confortable et inconsciemment désiré : les mots, cernant la réalité, ne pouvaient amener que gêne et honte sur soi. Voilà comment on étouffe sa propre histoire. Restaient les dates dans les registres de l'église et de la mairie. Qui les consulterait ? Les affaires des clercs ne sont pas celles des paysans. Si le grand-père a exercé une charge, c'est qu'il ne pouvait s'occuper de la ferme. Curieusement, ce n'est pas le souvenir du rond de cuir qui est resté, mais celui du fermier diminué par la guerre, unijambiste et « gazé », à la bonté légendaire avec les enfants qu'il ne pouvait élever.

Si dans la Charente de ma grand-mère maternelle seul le pin poussait dans les sables, la fête, le bal et les plaisanteries sauvaient les gens de la pauvreté dont ils refusaient la morosité. À Pengoat où la terre était quand même un peu plus grasse sinon généreuse, on avait compris que l'élagage et le sarclage étaient bons pour la plante. Élever, c'était châtier. Aucun

des enfants de Mam ne lui en aura voulu d'avoir été « élevé ». Bien au contraire : quinze ans après sa disparition, leur mère est toujours une sainte à laquelle il serait sacrilège de trouver un défaut. Émilie a elle aussi vénéré sa mère. Mais, alors que les autres l'adoraient en silence, les démonstrations d'Émilie s'accompagnaient de bruits divers, dont la cause nous échappait, surtout au début. Il était de notoriété publique que Émilie était de nature pleurnicharde.

LA SŒUR AÎNÉE DE MON PÈRE

Elle était très petite et très menue, mais ce n'était ni sa taille ni sa corpulence qui retenaient l'attention. Tante Émilie louchait terriblement, et quand j'étais enfant, habituée à la binarité du regard auquel on peut, normalement, s'attendre, j'étais très perturbée par une sorte d'absence, comme s'il manquait quelque chose. Derrière les lunettes, le regard était bleu et blanc. Un globe avec un croissant de bleu en fuite dans le coin, et un autre avec une pupille pleine et bien centrale ; il fallait faire un effort pour comprendre que c'était cette lune bleu clair qu'il fallait fixer pour l'écouter ou lui répondre : toute conversation étant sous-tendue par un regard.

Pourtant j'ai entendu Tante Émilie avant de la voir. Dans mon souvenir, la perception auditive de sa voix a précédé l'impression optique. Au loin, très loin sur la ligne gris foncé du temps, il y a une musique, une plainte sur des mots étranges, un ton plaintif. Un gémissement, des cris, des pleurs, une sorte de rengaine parfois vindicative qui venait de la pièce à côté. Avant d'avoir vu Tante Émilie, je l'ai entendue pleurer. Les sons se sont précisés avant de s'emparer des images. Mais l'objet de la plainte, le même ou à chaque fois un autre, n'est jamais parvenu jusqu'à mon entendement. Afin qu'elles restent à jamais obscures et impénétrables, les scènes avaient lieu en breton.

La plainte un jour a eu un visage, et la musique a pris son expression au regard bancal. Cela n'a pas été immédiat mais j'ai fini par associer la plainte à cet œil bleu qui exprimait une sorte de désespoir permanent. Aussi déroutant qu'il fût, ce regard de cyclope était un leurre. Captivé par le déséquilibre, on en oubliait la bouche. Tante Émilie n'avait pas le regard triste, mais une bouche mince marquée de deux traits perpendiculaires. On cherchait un regard plein de larmes, mais c'était la bouche qui pleurait.

Tante Émilie sortait de la pièce où se jouait le drame. Les pleurs, le regard et les plis de la bouche prenaient alors, littéralement, figure, c'était infiniment triste et on ne comprenait pas pourquoi.

Dans la pièce à côté, on entendait Mam, la grand-mère dont la voix résonnait encore, solide et ferme, alors que Tante Émilie avait déjà disparu, happée par un mystérieux chagrin, dans la cour ou la cuisine, où elle avait toujours à faire.

LES MOTS

Oui, elle nous énervait, Tante Émilie avec sa mentalité un brin pute. J'avais dix-huit ans. Cela allait très mal avec mon père. Échec au bac. Je ne voulais pas retourner au lycée. Nous étions, elle et moi, assises à la terrasse d'un café. Émilie, bonne pâte, me regardait d'un air tendre. C'est alors qu'elle a sorti quelque chose de vraiment incongru, un anachronisme, un barbarisme. Nous croyions, en 1969, avoir refait le monde dans l'autre sens. Avec ma beauté, me dit-elle, je n'aurais pas à m'en faire. Je n'étais pas dupe, mais je dois reconnaître que le compliment m'a fait du bien, et, complaisante, je le pris pour son agréable clinquant.

Nous étions au mois d'août et il faisait beau. Dans le port, les bateaux étaient portés par la marée haute.

J'avais envie de croire Tante Émilie, je pensais au tyran, à ses réactions. Je vivais dans la terreur, mais mon père savait faire rire. Pas nous, ses enfants. Tous les autres. Il avait pour eux un sourire bienveillant et plein de charme, que nous voyions aussi, parfois, quand il plaisantait. Les plaisanteries étaient des moments de quiétude. Mon père était alors resplendissant. Forcément, il relâchait la garde, et la mâchoire. C'est avec le sourire qui faisait de lui, pour des moments trop rares, un gentil papa, qu'il rappelait une phrase de sa sœur, exhumée des souvenirs des coups vaches de l'enfance. Il lui disait qu'elle était moche. Alors la petite Émilie répondait invariablement : « *La beauté ne se mange pas en salade* ». Il s'est longtemps demandé ce que cela voulait dire, la beauté qui se mangeait, ou non, avec de la salade. Je regardais les chalutiers peints en rouge et blanc, modestes et magnifiques dans la lumière oblique de cette belle soirée, des algues vertes collées à leurs flancs. L'argument du moment pouvait s'effondrer, de toutes façons il n'était pas très sérieux, mais j'étais reconnaissante à Tante Émilie d'avoir essayé de m'aider.

Mon père était au sommet. Premier fils, on sentait qu'il jouissait d'un statut particulier. On sentait aussi qu'Émilie était différente. Elle était hors jeu. Même si le malaise n'était pas formulé, on le percevait, et on n'avait pas de réponse. En descendant la pyramide, chacun occupait, vis-à-vis de la mère et

des autres, une place à part que l'on aurait pu rendre sur un dessin, un croquis, par du relief. Les défauts devaient exister, mais on en faisait rarement cas. Chacun jouissait, en relief, de sa niche de respect. Chacun, oui, mais pas Émilie.

Son histoire est un fil ténu et il s'est déjà cassé. Elle a été enterrée il y a un mois, au cimetière de Pengoat. Elle avait deux enfants. L'un était déjà là, dans le caveau familial. L'autre n'est pas venu. Il dit que, pour lui, sa mère était morte il y a déjà longtemps.

CHARLES

Elle avait ses tics de langage, Tante Émilie. Comme tout le monde. Comment se fait-il que ce soient justement ses propos à elle qui m'aient frappée ? Il est vrai qu'elle s'exprimait plus que les autres, ses frères et sœurs qui étaient plutôt taiseux. Quand j'étais petite, je collectionnais tout : les morceaux de sucre, les bagues de cigare, les dessous de bocks de bière, les dames de la chicorée Leroux. Les mots, je les goûtais aussi, et les rangeais dans des boîtes que plus tard j'ai pu appeler contextes. La seconde aubaine, ce fut la neige. Car c'est la neige qui m'a offert l'occasion de vivre chez Émilie, d'entrer un peu dans son intimité. Deux, trois fois peut-être, quelques jours à Noël, des séjours si marquants, si exceptionnels que tous les

mots prononcés dans ces instants hors du commun se sont inscrits dans ma mémoire. Parmi les mots dont je me souviens parce que je les ai entendus, ceux qui m'ont étonnée par leur incongruité ou parce qu'ils ouvraient sur des situations cocasses, il y a cette expression qui revenait à intervalles réguliers dans la bouche de ma tante, presque une complainte : « *Pauvre Charles.* »

Ces mots de compassion légèrement revendicative ont marqué mon cousin tout au long de son existence. À l'âge de neuf ou dix ans, il avait contracté une méningite tuberculeuse. Au moment où l'information était parvenue à nos oreilles, un verdict médical doublement chargé et concentré sur le premier terme, celui de la méningite, on nous a fait comprendre que non seulement c'était une maladie très grave, mais que, normalement – et à notre stade de compréhension la norme faisait loi – il était condamné. Le cousin est entré avec force dans notre vie au moment où nous avons cru qu'il quittait la sienne. La compassion a pris des proportions si démesurées qu'elle a fini par s'user. Grâce au *sana* Charles s'en est tiré sans séquelles apparentes. Toute sa vie on a pu lui rappeler qu'il aurait dû en mourir. Quand, bien des années après, il a ouvert les robinets du gaz, la phrase de Tante Émilie n'avait plus cours. Personne n'a pensé à la ressortir. Il en est des formules comme de la mémoire des lieux et des personnes : elles s'émeussent dès qu'on cesse de les consacrer.

SAINT-JEAN-DE-MAURIENNE

Quand Charles séjournait en sanatorium à Thonon-les-Bains, nous avions été les seules, notre mère, ma sœur et moi, à venir le voir. Il existe une photo en noir et blanc de cette visite. Une jeune femme brune et élégante avec trois enfants très différents, une petite brune aux allures de bébé, une petite blonde bouclée, et un gros garçon qui a l'air de se demander ce qu'il fait là avec ces étrangères. Je connaissais mon cousin pour l'avoir vu l'été à Pengoat à la ferme chez Mam. D'après la photo, peu d'étés s'étaient écoulés avant cette confrontation sur fond de montagnes avec le garçon bouffi. La maladie l'avait fait gonfler. Je l'avais trouvé très laid mais j'avais gardé cette remarque pour moi.

Saint-Jean-de-Maurienne a succédé à Thonon-les-Bains. Pas question pour Charles de retourner en Bretagne, où l'air salin ne valait rien à la tuberculose. C'était compter sans Péchiney, mais à cette époque les usines polluaient dans la discrétion. L'installation de ma tante a fait grand bruit : plus qu'un déracinement, c'était une expatriation.

Je croyais que c'était une grande ville. Je n'ai revu récemment qu'une gare si petite que j'ai pensé m'être trompée de destination en descendant du train.

Dans la ville de mon souvenir il y avait des quartiers résidentiels, des rues bordées de pavillons à boîtes aux lettres, une gare, jusque là on est bien d'accord, une caserne, une place centrale avec un café. La caserne était celle de Tonton Hippolyte, la gare le point d'arrivée et de départ de ses nièces, les boîtes aux lettres les réceptacles des pétards que Charles faisait éclater, le café avait un billard autour duquel les cousins se poursuivaient avec des couteaux.

Il y avait aussi du gris, qui correspondait à un nom, synonyme de la ville : Péchiney. Tout cela, je l'avais oublié. Et le gris, et l'usine, et l'histoire des grosses boîtes qui passaient leur temps à avaler les plus petites. Pour moi, Péchiney s'était déplacé, non pas parce que la boîte avait été rachetée, mais parce que la marque s'était incrustée ailleurs dans ma mémoire. En Grèce où j'ai vécu, le nom gris s'était

considérablement éclairci. Le village créé par l'usine dans le golfe de Corinthe s'appelle *Aspra Spitia*, les *Maisons Blanches*.

Saint-Jean-de-Maurienne : la tranche sur la ligne du temps est beaucoup plus ancienne. Normal qu'elle soit plus sombre. Elle se situe en enfance. Depuis mon arrivée sur terre, les choses n'ont cessé de s'éclaircir. Voilà une bonne chose. Pourtant, si on s'en tient aux apparences, je ne suis pas vraiment à plaindre.

Prenons, par exemple, les *sports d'hiver*.

Sans doute Tante Émilie nous avait-elle été reconnaissante pour la visite au sanatorium. Elle invitait en Savoie à Noël, à l'époque de la neige, ses nièces, les cousines de ses fils avec lesquelles ils ne pouvaient que s'entendre. Sans doute avait-elle raison dans le fond, mais l'affaire n'était pas aussi simple : les deux cousins s'ignoraient. Chacun dans sa tranchée était indifférent aux préoccupations de l'autre. Jusqu'au jour où les tranchées sont passées à l'offensive. Le premier hiver a mis en lumière leurs positions différentes, le second a été celui de la guerre ouverte. Autour du billard ils ont tiré les couteaux.

Le souvenir a un effet loupe, il grossit des éléments, les gares par exemple au détriment des villes, les couteaux aussi sans doute, et passe sur d'autres faits, dont on ne peut par conséquent plus parler. Il vaut mieux ne rien affirmer que de tenter de donner

des contours à des événements vagues et d'ailleurs prescrits. Le café subsiste, isolé sur une place, avec des arbres forcément dénudés, le public, la clientèle est en émoi. On est en hiver. En retrouvant la gare en juillet, je n'ai pas essayé de retrouver le billard autour duquel Charles et Gwenaël avaient tenté de s'entretenir.

Nous avons été invitées, ma sœur et moi, en 1963 à la montagne pour faire du ski. Ce qui à l'époque était un privilège. Si on ajoute que les billets pour arriver à la gare de Saint-Jean-de-Maurienne étaient gratuits, et que nous étions invitées par un tonton gendarme, on sera à même de mesurer l'étendue de la distinction. Dans ma classe du lycée d'Elbeuf, seule mon amie Christine allait aux sports d'hiver. Son père était directeur d'une société, quelque chose de comparable à Péchiney, en moins gros. Le mien travaillait à la SNCF. Le père de Christine jouait du jazz sur un piano dans la cave. Le mien a joué une fois de l'harmonica. Ma sœur et moi apprenions le piano chez une vieille fille qui dormait pendant les cours. Nous avons découvert qu'en lui offrant des pâtes de fruits, Mademoiselle Hamlet n'était pas trop exigeante sur la leçon. J'ai reçu un jour de Noël un harmonica. C'était un bel instrument, dont j'avais rêvé. Je pensais qu'il suffisait de souffler dedans pour reproduire l'air que j'avais en tête. Cela n'a jamais fonctionné. Mon père un jour s'en est emparé. Sans une hésitation il en a

sorti quelque chose. Il me l'a rendu sans un mot et il n'y a pas eu de seconde fois. Nous n'avons pas fait de progrès en musique, mais grâce aux pâtes de fruit et surtout aux sports d'hiver nous avons des sujets en commun avec ma copine Christine.

Tante Émilie et Tonton Hippolyte habitaient un immeuble de type HLM peuplé de familles de gendarmes. C'était logique puisque Hippolyte Le Goffic était gendarme. Il y avait au milieu du terrain commun au groupe d'immeubles un parcours sportif qui avait des allures de terrain de jeux à une époque où les parcs en étaient dépourvus et, au-dessus des appartements, des greniers à l'accès défendu où mes cousins avaient leurs entrées et leurs repères. Il y avait aussi des histoires entre les familles. Des querelles à propos de promotions mal venues, de féroces jalousies, des affaires de cul. Tante Émilie et Tonton Hippolyte s'entendaient bien avec tout le monde. Hors du contexte breton, une histoire n'avait pour eux plus aucune portée dramatique.

Il y avait sur la table de la salle à manger une coupelle de fruits posée au milieu, sur un napperon. La table était de bois foncé, comme le buffet breton, décoré de personnages, femmes et hommes en costume traditionnel breton, sculptés. L'appartement était toujours très propre, la salle à manger sentait la cire. Nous avons les mêmes meubles chez nos parents,

qui habitaient en Normandie, mais les personnages sculptés me paraissaient plus grands, plus aboutis à la maison. L'esprit de clocher, sans doute. On nous avait toujours dit que notre *salle-à-manger* était remarquable, elle avait coûté très cher à mes parents au tout début de leur mariage. Si nous, qui habitions en Normandie, étions des exilés, Tante Émilie et Tonton Hippolyte s'étaient carrément installés dans des contrées à la fois lointaines et étranges où aucun breton ne pourrait jamais se rendre. Nous étions là, ma sœur et moi, parce que nous pouvions nous le permettre. Mon père, en acceptant un poste en Normandie, avait franchi le premier pas. Grâce à la SNCF, nous pouvions nous offrir l'hexagone.

Nous étions arrivées, gamines de onze et douze ans, au bout d'une nuit de train couchettes à Saint-Jean-de-Maurienne. Nous avions dans nos bagages une enveloppe avec quelques billets en nouveaux francs. Tante Émilie avait pris l'enveloppe en disant qu'elle n'y toucherait pas. Nous étions ses invitées.

Deux cousins face à deux cousines sensiblement du même âge, l'affaire semblait entendue. Ma sœur et moi n'avions ni les mêmes amis, ni les mêmes goûts. Elle aimait la poupée Barbie, qui entamait tout juste sa longue carrière de star. Barbie m'était suspecte parce qu'elle avait des seins ; on ne pouvait pas la câliner à cause de ces organes qu'à l'époque on ne montrait

pas, et dont on pouvait tout juste rêver quand on en était dépourvue. On ne pouvait que la respecter d'être, en matière plastique, ce qu'on n'était pas en chair. Ce n'était pas un modèle auquel je pouvais m'identifier. Ma sœur aimait Barbie parce qu'elle pouvait l'habiller, la coiffer, la faire encore plus *femme idéale*. Et pourtant... Ma sœur était du genre discret, elle méprisait le tape à l'œil ; sans jamais donner raison aux parents quand ils critiquaient mes excentricités, elle a essayé de les comprendre tout en restant du côté des jupes plissées et des mocassins plats. Barbie avait servi à cela : les tenues de rêve, devenues accessibles, étaient devenues par le même coup superflues.

J'avais, à douze ans, mon aréopage de poupées, baigneurs et nounours à qui je faisais la leçon. Ils étaient complaisants et bon public. Mon préféré s'appelait Gilbert, du nom de son donateur, un entrepreneur que la SNCF faisait vivre. Un cadeau d'entreprise, en quelque sorte, qu'aucun audit n'aurait songé à épingle. Si on avait pu quantifier la valeur affective de ce don, Gilbert aurait eu son nom dans le livre Guinness des records. Ma sœur organisait avec ses copines des goûters de femmes autour de ses poupées femmes. Je jouais en solitaire avec mes voitures Match Boxes et je serrais la nuit contre ma poitrine plate mon ours en peluche.

Mes goûts étaient ceux d'une petite fille un peu attardée, alors que ceux de ma sœur, pourtant plus jeune, était déjà nettement plus affirmés, et raffinisés. Malgré la médiocrité du professeur, elle brillait au piano comme elle brillait en toutes choses. À côté d'elle je faisais pâle figure, nous nous entendions juste assez pour établir un dialogue, échanger quelques impressions qui ne nous engageaient pas. Nos profondes différences faisaient que nous ne songions pas à aborder l'essentiel : l'avenir était concentré pour ma sœur dans ses études, qui promettaient déjà d'être brillantes. Pour moi, c'était un monde de promesses vagues et teintées d'angoisse, où Gilbert servait de refuge, la nuit je plongeais mon nez dans sa fourrure, j'humais son odeur de peluche. On ne peut parler de ces choses-là à personne mais on peut, c'est tentant, compenser l'univers secret par la fuite, par une expression voyante, et même fracassante. Il y avait chez moi les prémisses d'une propension à la provocation qui, comme le goût de ma sœur pour les études, ne demandait qu'à se développer. Dans ce domaine, Charles était le partenaire idéal.

Quand nous l'avons revu, dans les derniers jours de décembre 1963, Charles avait nettement dégonflé. Il était devenu, physiquement, absolument normal : ni beau ni laid, c'était un garçon de treize ans qui aimait jouer. Ce n'était pas le cas de son frère. Gwenaël devait avoir quinze ans. Il nous a vu arriver avec un certain

ennui. S'il était aimable en apparence, nous sentions le poids de son mépris. Son principal sujet de conversation, c'était ses conquêtes féminines. Intarissable sur le sujet. Cela nous en bouchait quand même un coin. Pas un moment il ne nous a posé une question sur ce que nous faisons. Nous n'étions pas de vraies filles, qui seules intéressaient notre cousin, celles qui ne jouaient pas de piano mais dont l'allure vestimentaire s'approchait vaguement de celle des Barbies. Il était clair que nous ne faisons pas le poids. Les représentantes de la gent féminine le poursuivaient à coup de cadeaux. Nous étions perplexes, mais encore assez naïves pour faire confiance aux apparences. Avaler tout crus les propos des plus âgés, faire crédit est un bon début dans l'existence, dans une approche personnelle et empirique. C'est un leurre de croire qu'on peut profiter de l'expérience d'autrui. Le pédagogue, avec une certaine légitimité, s'imagine que sa propre expérience est transmissible, alors qu'on n'entre, et toujours avec un certain décalage, dans le secret des seuls événements qu'on a vécus.

L'étalage faisait foi, et il était somme toute assez modeste : des cadeaux banals et inutiles comme des cravates, des pochettes ou chemises de soie. Pour la part de vérité, on verrait plus tard. Parfois il s'agissait d'argent. Impossible d'en vérifier la provenance. Mais les billets étalés venaient bien de quelque part. Tante Émilie n'était pas riche ; quant à Tonton

Hippolyte, il était évident qu'il laissait sa femme tenir les comptes du ménage. Elle faisait de son mieux en se plaignant beaucoup. L'argent était une manière d'échange chargé de mystère, dont on parlait assez peu chez nos parents, et constamment chez Tante Émilie. Il était donc normal que Gwenaël en eût très tôt assimilé les vertus premières : associé à d'habiles relations, investi faute de mieux dans le tape à l'œil, il n'avait pas d'odeur.

Au HLM de la caserne l'argent faisait l'effet d'une manne rare et scintillante.

Face aux histoires flamboyantes du grand frère dont nous étions exclues, nous avons resserré les rangs de notre insignifiance autour de Charles, qui voulait bien nous considérer. Pleinement reconnaissantes, nous lui avons offert admiration et coup de main dans toutes ses entreprises. Elles étaient à la fois nombreuses et variées, et toutes irrésistibles. Avant même Péchiney, Saint-Jean-de-Maurienne est une ville de boîtes-aux-lettres explosant sous l'effet des pétards. À douze ans, je n'avais jamais vécu d'expérience aussi délicieuse. Je n'aurais jamais osé ni même imaginé marquer de ma salive un chocolat pour le réserver. Charles offrait à ses cousines la boîte du cadeau de Noël avant de se servir. Tante Émilie veillait aux convenances. Elle avait vu le doigt mouillé sur le chocolat. Difficile de l'ignorer, le propos qui avait accompagné le doigt baveux avait été clair : « *Celui-là,*

il est pour moi. » Elle a fait semblant de s'émouvoir. Nous voyions bien qu'elle était conquise. Si elle ne dit pas cette fois « *Pauvre Charles* », la phrase était inscrite dans le sourire d'excuse de Tante Émilie, qui dans le fond était ravie. Nous nous trouvions au croisement de sentiments contradictoires : subjuguées par tant d'audace, nous étions étonnées que l'acte n'eût pas de conséquence. Un acte similaire aurait été impensable à la maison, où boire en abondance du *Pschitt Citron* en profitant de la présence d'invités était châtié par une fessée, après le départ des invités.

Dans la journée, Tonton Hippolyte montait avec nous à la Toussuire. Il s'est occupé des skis, notre hauteur plus un bras, avec des lanières de sécurité qui les empêchaient de partir dans la pente quand ils nous lâchaient — ce qui arrivait souvent ; des chaussures en cuir qu'il fallait lacer à l'intérieur et à l'extérieur. C'était un premier jour, et il neigeait.

Nous avons pris un car pour monter à la station. Les cousins nous ont immédiatement abandonnées, il n'était pas question de s'afficher avec nous, ils savaient skier et chacun avait sa cour. Les tranchées déjà s'organisaient, pour le moment dans l'indifférence. Tonton Hippolyte s'est retrouvé avec les nièces sur les bras, il connaissait un magasin qui lui ferait des prix, il nous a montré comment fixer les chaussures sur les skis. Ni les parents, ni personne n'aurait pensé, à cette époque, à faire donner des leçons. La chose devait s'apprendre,

au bout d'une étude faite de chutes. D'une manière ou d'une autre, on arrivait au même résultat. Tonton Hippolyte était là, penché sur nos chaussures, vérifiant les courroies, nous retenant quand nous perdions l'équilibre, nous faisant avancer sur une petite déclivité. Ma sœur et moi avons fait trois pas de canard pour remonter vers lui. Puis nous avons, seules, réitéré l'opération descente. Dans la poudreuse, pas très loin. Il n'y avait aucune visibilité. L'endroit où nous faisons nos essais était désert. Arrivées en bas de la déclivité, nous savions qu'en haut sous la neige, Tonton Hippolyte attendait là ou au café, où il avait ses habitudes. Il nous présentait à la patronne, et les nièces du gendarme avaient l'impression de vivre des heures de gloire.

De retour le soir à la maison, il y avait du « fri-cot ». En Bretagne, le terme désigne un repas de fête, dans une région où on est plus sobre que gourmet. Pour nous les frites et les nouilles étaient des plats rares parce qu'ils étaient cuisinés différemment. La cuisine de Tante Émilie sentait bon. C'est vrai qu'elle savait y faire avec les pâtes, les frites ou les haricots verts, elle leur ajoutait un indéfinissable petit rien. Une sauce, sans doute, un vieux reste de viande ; l'eau elle-même avait un goût de fête : Tante Émilie achetait des sachets d'une poudre à peine sucrée qui la maquillait en citronnade acidulée. Ce soir-là elle était gaie, et elle avait envie de parler. En regardant

Tonton Hippolyte, qui avait posé ses godillots de gendarme dans l'entrée, elle faisait le point sur les hommes. Ce n'était pas souvent qu'elle était d'humeur badine. Il a été question de liberté.

Notre oncle avait quitté la pièce. Il était peut-être descendu fumer une gitane maïs. Tante Émilie parlait de sa vie sans se plaindre, elle semblait heureuse, elle regardait ses enfants, ses nièces, elle avait l'air ravie, il n'est pas exclu qu'elle ait bu un petit coup en préparant le fricot, la soirée avait vraiment bien commencé, nous étions, ma sœur et moi, dans une sorte de torpeur, fatiguées par une journée de sensations fortes. Subitement une phrase, isolée de son contexte, fait surface pour s'inscrire dans l'histoire qui me lie à ma tante, et qui est une histoire de mots. Comme elle dira, plus tard : « Avec ta beauté, tu n'auras pas à t'en faire, tu trouveras un mari, tu le choisiras riche », elle dit ce soir-là :

— Un homme qui m'empêcherait de voir mes enfants, je le tuerais.

La phrase n'engageait personne, et surtout pas Tante Émilie. On se rendait bien compte qu'elle menait, cette fois comme si souvent, un combat déplacé. La bataille ne pouvait avoir lieu, faute d'adversaire. On voyait mal Tonton Hippolyte partir seul avec les cousins, laisser la caserne, l'appartement à l'odeur d'encaustique et de frites. L'argument pesait pourtant, déjà nous plaignions Tante Émilie, nous

aurions voulu la consoler, lui dire que nous serions là quand on lui aurait retiré ses petits, nous regardions les cousins, perplexes de les voir si grands si présents, pourquoi occupaient-ils eux une place importante ? Ils ne la méritaient pas, c'était évident.

Il s'était passé une seconde, pendant laquelle l'imagination avait engendré du dur. Le rapt des cousins, suivi de la folle escapade de Tante Émilie à travers la Savoie vers la Bretagne, ses petits sous le bras ou au contraire seule sans argent à la recherche de ses enfants, c'était un peu flou mais violent au point de créer un maximum d'empathie pour une tante si exceptionnelle.

C'est alors que, d'une manière tout à fait inattendue, elle ajouta :

— Je quitterais un homme qui m'empêcherait de voir mes nièces.

Pour le coup, je me suis sentie fondre de tendresse, et si je n'avais pas été timide, j'aurais embrassé Émilie. Voilà qui était fort ! Non que j'aie été dupe, pas plus que je ne le serais plus tard pour l'histoire de la beauté qui peut se substituer au bac bien que ne se mangeant pas en salade ; pourtant j'ai été immédiatement reconnaissante à ma tante pour cet investissement courageux, cette sortie qui l'engageait si peu mais qui reflétait un exceptionnel sens de l'à propos, une audace vraiment rare, un art raffiné de la composition. Elle nous avait offert ce soir-là une

première leçon de diplomatie. Des années après, le mensonge, composé dans l'urgence, est encore frais et pimpant dans sa nécessaire évidence.

Sur le quai de la gare au moment de la séparation, Tante Émilie, dans une sorte de sanglot, s'est excusée pour l'enveloppe. En pleurant elle me chargeait de dire à mes parents qu'elle s'était résignée à taper dedans. Elle ne voulait pourtant pas, elle le jurait, l'assurait, mais je n'écoutais plus, l'affaire était classée, « *Donné c'est donné, reprendre c'est volé* », Tante Émilie était quand même fatigante avec ses longues tirades larmoyantes.

LES VACANCES EN BRETAGNE

Saint-Jean-de-Maurienne en hiver avait son pendant en été : mes parents invitaient Charles et Gwenaël à passer une semaine en Bretagne.

Mon père était aimanté par la Bretagne, mais il jouait de cet attrait avec prudence : il revenait au pays tout en gardant ses distances. Il avait toujours eu horreur de l'inconfort. Ses belles-sœurs se retrouvaient l'été à Pengoat, contraintes et faisant la gueule. Le trou puant dans une planche dans une cabane au fond du potager, la salle de bain inexistante, l'eau qu'il fallait aller puiser à Feunteun Goz : elles étaient peu sensibles au charme de l'authenticité. Petits gorets, ne pas nous laver ne nous faisait pas peur, et la balade vers la fontaine nous plaisait bien, même si le broc

était un peu lourd. C'était une aventure que de se pencher sur un bassin aux rebords de granit usé, alimenté par un filet qui venait, nous dit-on, d'une source. L'écoulement faisait un joli bruit, mais on était surtout captivé par les rebords glissants et la végétation qui se mêlait au courant. On nous avait dit qu'une vieille femme s'était noyée, l'hiver précédent, dans la fontaine. Sur la surface transparente on croyait voir le reflet de son visage, cheveux défaits se mêlant aux algues verdâtres qui semblaient s'échapper des cornettes de sa coiffe.

François-Marie avait connu l'authenticité, et il en était revenu. Il avait fait construire une maison en bord de mer. L'acte posé changeait beaucoup de choses. Le retour au pays n'en était pas un, parce que Pengoat, ce n'était pas la mer. Le bourg, à une dizaine de kilomètres de la côte, est bien terrien. La terre tournée vers elle-même ignore la côte, dont elle ne subit que l'influence climatique, et encore : sans le savoir. Mon père me dit qu'il n'avait vu la mer que très tard, un jour d'été où il était allé à bicyclette vers la grève la plus proche. Il devait avoir une quinzaine d'années. Quinze ans pour parcourir dix kilomètres, il avait pris son temps.

En faisant construire une maison de vacances à la fois si proche et si lointaine, il ouvrait des horizons nouveaux. Ses frères et sœurs venaient nous rendre visite, toujours un dimanche. Ils arrivaient

le matin vers onze heures, prenaient l'apéritif, passaient ensuite à table. Le repas durait jusqu'à tard dans l'après-midi. Nous n'avions pas le droit de quitter la table avant de pouvoir poser la question habituelle, qui était une formule consacrée : « Papa chéri, est-ce que je peux descendre ? » Si la question était posée trop tôt, la permission n'était pas accordée. Il valait mieux être prudent, mais les jours de visite des oncles et des tantes, en général, cela marchait. Mon père, amolli par les bonnes bouteilles sorties pour l'occasion, entouré et conforté dans son rôle de frère admiré, d'oncle rigolo, donnait aux gosses, comme il nous appelait, l'autorisation de disparaître. Nous entraîinions les cousins à la plage.

Dans la soirée les hommes arrivaient à leur tour pour faire une partie de boules. Ils parlaient et riaient fort, les gagnants se moquaient des perdants qui promettaient de revenir pour remettre ça. Les femmes restaient à la maison pour faire la vaisselle. Puis tout le monde repartait, les belles-sœurs n'avaient pas vu la mer, ce qui ne les changeait pas beaucoup.

Les cousins restaient. Une semaine, c'était le tarif. Mon père en prenait deux à la fois, en roulement. C'est ainsi que, parallèlement aux vacances à Saint-Jean-de-Maurienne, nous avons connu les vacances à la mer avec Charles et Gwenaël.

Gwenaël ne savait pas nager. Une faiblesse que nous savions exploiter avec cruauté. Se moquer nous

consolait du dommage de ne pouvoir être introduites dans les endroits interdits qu'étaient le casino et le Grand Hôtel des Bains. Pour s'y faire voir, il fallait avoir l'air d'être grand, et avoir de l'argent pour acheter des jetons.

Gwenaël n'en avait pas mais il se débrouillait. Un jour une lettre est arrivée, adressée aux deux cousins. Elle venait de Tante Émilie. Gwenaël l'a fourrée dans sa poche. Il a oublié d'en parler à son frère.

Tante Émilie avait fait un lourd effort pour donner elle aussi une enveloppe, comme mes parents le faisaient en hiver pour la location des skis. Elle avait mis du temps pour réunir la somme nécessaire, qu'elle n'avait pu confier le dimanche précédent à ma mère. Elle avait glissé un billet pour la plage, les goûters, les menus plaisirs. Pensait-elle au casino ? J'en doute. Gwenaël a empoché l'argent. Plus tard, Charles ne se gênera pas pour détourner la pension de sa mère. Gwenaël, recevant une mise en demeure de payer la maison de retraite, s'indignera, réclamera justice, écrira à ses oncles pour les prendre à témoins. Il ne pensera pas à la lettre détournée avec l'argent du goûter.

LA MESSE DU 15 AOÛT

Si la paille et la porcherie étaient pour Charles des terrains de jeu, c'était moins l'odeur qui gênait son frère que le côté obscur du lieu : à Pengoat on ne rencontrait personne et il était impossible de briller. L'air était épais et le mot rare.

Nous ne venions à Pengoat qu'en été, une fois par an, et en général la visite que nous faisons à notre grand-mère coïncidait avec la messe du 15 août.

C'était une date incontournable, associée à un lieu de culte : la Chapelle des Sept-Saints. La messe du 15 août était l'occasion de se montrer. La tenue des enfants devait être particulièrement soignée.

Il fait beau — un fait assez rare et toujours incertain dans cette partie aride de la Bretagne. Mais le

fait est que le soleil est là, à la kermesse organisée à l'occasion, trois boutiques qui proposent des jouets et des bonbons, lumière transparente sur les tenues endimanchées des jeunes femmes. Elles sont toutes coiffées sur le même modèle, l'indéfrisable du salon d'Apolline, cheveux régulièrement coupés très près du cuir afin que la prestation dure longtemps, et bouclés serré. La génération de ma mère ne porte pas de coiffe, on pourrait le regretter. Il faut des cheveux longs pour pouvoir y piquer les épingles, comme Mam, qui les tire en chignon. Nos mères portent des robes de tergal avec des sacs assortis à leurs chaussures quand les grands-mères sont en noir. Ma mère n'est pas frisée, et sa robe est plutôt décolletée. Mam a sorti pour la cérémonie sa coiffe des grandes occasions, plus haute, et dont la dentelle très ajourée lui donne des allures de reine. En temps normal, elle porte un modèle de tous les jours assez simple constitué d'un bonnet épinglé sur l'arrière de la tête et prolongé par deux grandes cornes qui s'étirent vers le bas. La coiffe du 15 août, c'est également celle des mariages.

Quand mon père a présenté pour la première fois sa jeune femme aux Sept-Saints, Tante Émilie a inspecté sa nouvelle belle-sœur. Ce serait mieux, dit-elle de mettre des gants. Elle-même recouvrait les mains de ses deux garçons de gants de dentelle. Mais ma mère n'avait pas cet article dans sa garde-robe, ni pour elle, ni pour ses petites filles. Mam lui demanda

si elle n'avait pas peur de prendre froid. La sollicitude masquait mal une suggestion assez appuyée : il n'était pas question, en présence de tout Pengoat dans la chapelle, de se montrer aussi dénudée. Ma mère comprit qu'elle pouvait faire un effort. De toutes les femmes présentes, elle était la seule qui ne resterait pas. Elle était la plus jeune, mais aussi la seule à qui Mam ne se permettrait pas de donner d'ordre. Parce qu'elle n'était pas du bourg, et parce qu'elle était la femme de François-Marie. Émilie subissait, elle, les ordres directifs de sa mère. Cela, je l'ai compris plus tard, comme j'ai compris que ma tante, qui souffrait de cette autorité qui se manifestait à tout propos, était incapable d'échapper à son emprise. Les pleurs qu'on entendait régulièrement venaient toujours d'une confrontation entre la fille et la mère, dont la volonté semblait exercer une sorte d'aimant maléfique et incongru sur cette enfant vieillie. Là où la petite s'était exposée en recherchant une reconnaissance qui ne venait pas, l'adulte s'obstinait à se frotter sans succès avec la même quête, le même refus et toujours la même douleur.

Émilie se montrait intolérante avec la même exigence dont elle semblait souffrir. La bienséance à tout crin et à tout prix, afin de donner de soi et de sa famille une image parfaite, sinon brillante. Le blanc de la dentelle sur des mains de garçons, la finesse du travail, le raffinement des petits trous, folie des

grandeurs, recherche forcenée d'une apparence flatteuse qui ne devait laisser nulle place à l'approximation, à l'à peu près qui ouvrait, c'est sûr, sur une idée que les autres pourraient se faire, à son grand déshonneur, de sa non appartenance à la classe dominante. Tante Émilie savait ce que signifiait être déclassée. En inspectant ma mère, elle s'accrochait aux convenances qu'elle avait si peur de laisser filer, la laissant seule et nue sur le bord du chemin. Émilie laissait à Mam la finition du sourire interrogateur.

LA MAISON DANS LES CHAMPS

Maintenant on dirait que c'était une belle maison. En pierre de taille, du granit pur et gris, mystérieux et radioactif. Une ferme austère parmi tant d'autres. Elle appartenait à mes oncles Gildas et Louis.

Sur la photo, Gildas est en troisième position. Juste après François-Marie, mon père. Petit, il était blond et bouclé. Mam était rassurée d'avoir des fils. Pour elle, la maternité avait commencé dans un cauchemar par une fille. Elle avait épousé Albert en 1920. Un an après, François-Marie arrive, et c'est l'été. Elle était rentrée dans la convenance des choses avec ce garçon qu'elle a décidé d'aimer sans limites. Gildas a fait tout ce qu'il a pu avec ses boucles blondes, il est toujours resté en arrière. Il n'est pas exclu qu'il ait

admiré sans une once de jalousie ce frère aîné à qui on devait tant, même si sa conscience n'a rien retenu du drame dont jamais personne n'a parlé.

Sur la photo, Marianne est minuscule. Elle occupe la position, enviée dans de nombreuses familles, de la petite dernière. Position fragile : un an plus tard, Louis était là. Encore un garçon. Cela tombait bien, Mam ne pardonnerait jamais à ses filles de lui rappeler l'opprobre du début. Les garçons suivants trouveraient leur place sur la ligne droite inaugurée par François-Marie, l' élu. Les filles repasseraient les chemises et les pantalons des garçons.

Arrivé à l'âge adulte, Gildas a perdu ses boucles blondes. Désespéré par la calvitie galopante, il se voyait déjà condamné à rester célibataire. Tous les matins, il s'aspergeait de lotion. François-Marie souriait dans son coin, il avait justement besoin de faire diversion.

Louis a séduit la plus vive et la plus jolie des deux sœurs. Gildas a su plaire à l'aînée. Le père des fiancées était un minotier qui avait ouvert une boulangerie au bourg. Peu à peu il a transformé son moulin à roue, au bord du Léguer, en entreprise de production d'aliment pour le bétail. Louis, qui avait fait des études d'ingénieur, a quitté son poste en ville pour diriger l'entreprise que le beau-père surveillait sur le terrain. Son frère, lui aussi, est entré du côté des ouvriers, où il est resté. On le voyait toujours couvert de la poussière

de farine qui s'échappait des sacs qu'il transportait des hangars jusqu'aux camions. Les choses étaient claires : Louis l'ingénieur et Gildas qui n'avait pas fait d'études étaient tous deux, par leur mariage, les patrons d'une usine que tout le monde, à Pengoat, appelait le Moulin. En haut ou dans les coulisses, il y avait Mam, qui veillait à ce que les apparences soient conformes à la hiérarchie qu'elle estimait juste, et qui mine de rien disposait les cartes, celle du travail érigé en vertu, et celle de la reconquête sociale, que jamais elle ne perdait de vue. Elle n'a pas eu à l'exprimer, et encore moins à le commenter, mais le double mariage avait servi ses desseins. Le frère ingénieur se devait maintenant de s'occuper du frère moins bien doté.

Au bout d'un chemin de terre qu'on pouvait prendre, en été, pour du sable, la maison en granit était une ferme achetée par le Moulin.

C'était sa famille après tout. La demande, très appuyée, s'est fait savoir plus qu'elle n'a été adressée. Le code breton veut que rien ne soit formulé : d'un côté Émilie, dont la lèvre amère soutenait qu'elle n'avait pas eu de chance. De l'autre le Moulin.

Hippolyte Le Goffic, à la retraite, devait quitter la gendarmerie, et Saint-Jean-de-Maurienne. Les Bretons exilés allaient pouvoir rentrer au pays. Mais ils n'avaient qu'une toute petite retraite et pas de logement. Rien pour ainsi dire. On ferait quelque chose,

tout en laissant entendre qu'on avait été sollicité. La ferme, ce serait contre un loyer modeste. Il n'est pas exclu qu'Émilie ne l'ait jamais réglé, le loyer, la sœur a peut-être, c'est une hypothèse, été logée gratuitement par ses frères. En tout cas, ce qui est sûr, c'est que le Moulin n'était en aucune façon obligé d'offrir un emploi à Tonton Hippolyte. Dans sa vieille dauphine encore immatriculée en Savoie il parcourait maintenant quotidiennement quelques kilomètres pour se rendre dans les bureaux de l'entreprise où il retrouvait un personnel prudent : le parent pauvre était un allié possible, mais surtout un espion potentiel.

La lèvres d'Émilie s'est faite encore plus amère. Elle avait obtenu ce qu'elle désirait, pourquoi alors se plaindre ? C'est une époque trouble dont peu de choses se dégagent. Je suis venue une ou deux fois en visite dans cette maison sobre au bout d'un chemin de terre où il y avait, après la moisson, des résidus de paille. Ce sont ces fétus qui colorent en blond le souvenir que j'ai du chemin, boueux et triste en hiver. Charles était à son affaire dans les champs, je ne comprenais pas que Tante Émilie eût l'air de souffrir autant, la maison avait un petit air de vacances éternelles et le plus jeune des cousins menait une vie enviable à bien des points de vue. Il conduisait sans permis la Dauphine de son père. Un jour de cet été là, il nous a emmenés près d'un lac où il a volé un pédalo. La société lui devait ce dont il avait besoin.

Émilie ne voyait pas, ou ne voulait pas voir grand-chose. Charles n'avait pas eu de chance.

Un an s'était écoulé depuis le retour de Tante Émilie à Pengoat et la réinsertion du gendarme. Charles était pensionnaire dans un lycée agricole où il s'ennuyait beaucoup. J'étais fascinée par ce cousin qui avait un an de plus que moi. Je lui écrivais des lettres à l'encre verte qui lui arrivaient décachetées. Après la messe du 15 août, l'été suivant, Tante Émilie m'a prise à part. Elle portait un tailleur blanc cassé, très chic. Quelque chose avait changé, et j'ai eu l'impression très nette qu'il allait se passer quelque chose de désagréable. Derrière les lunettes, le regard droit et les deux pupilles me faisaient face ; étonnée et décontenancée, je me posai pendant un bref instant la question de ma petite enfance, quand j'ai vu Tante Émilie pour la première fois, après l'avoir entendue. Quel œil fallait-il fixer pour que le contact s'établisse ? Recentré, l'œil droit semblait éteint, alors que l'œil gauche continuait à crier sa peine. J'ai mis un moment à comprendre que le strabisme avait été corrigé par une opération devenue courante. Au moment où elle allait dire quelque chose, ma tante a appelé son mari. Hippolyte s'est approché de moi. Il avait l'air gêné. Il fallait cesser d'écrire à ce « pauvre Charles », renoncer à ces enveloppes voyantes qui attiraient sur lui l'attention ; du contenu des lettres il ne dit mot ; je le regardai, inquiète, que savait-il au juste ? Je fis

semblant de comprendre que oui, sans doute, il vaudrait mieux ne pas écrire en vert, pas une allusion au contenu scabreux qui avait valu à mon oncle une convocation de la direction.

Depuis peu, je connaissais leur secret.

La famille, il faut le dire, l'aurait bien oubliée, Tante Émilie, mais elle avait le chic pour se mettre sous le faisceau de toutes les attentions ; pour quémander des grâces à une famille qui avait le devoir, et non le loisir, de s'occuper d'elle. Non seulement parce qu'on était en Bretagne et que Mam régnait sur sa famille. Mais à cause du malheur, de la malchance, il fallait comprendre la maladie de Charles, l'expatriation inouïe, une chose semblable ne pouvait n'arriver qu'à elle. En réalité, le malheur en question n'était pas celui-là, mais un autre qu'il ne fallait pas nommer. On devait beaucoup à Tante Émilie, c'est vrai, mais on lui devait quelque chose d'inavouable, et les miettes qu'on lui balançait ostensiblement et en soupirant, au lieu de la soulager, ne parvenaient qu'à accentuer son désespoir.

L'été suivant, elle avait acheté sa lande.

Tout près de la chapelle des Sept-Saints, elle avait trouvé un terrain rocailleux, en pente, envahi de bruyères dont les fleurs exhalaient une odeur particulière que depuis j'associe à la pierre, comme si les petites fleurs violettes et roses avaient poussé

en symbiose avec le minéral. C'est là, sur ce terrain, sur le fil à linge tendu près de la cabane qu'elle avait réussi à construire, qu'on vit bientôt sécher des soutanes.

De simples bures en laine écrue, que Tante Émilie lavait à la main et qu'elle mettait à sécher sur les bruyères.

MOTS D'ÉQUARRISSEURS

Émilie avait besoin d'exister, d'être reconnue, d'être l'égale des autres. Pour arriver à leur hauteur, elle tirait sur leurs manches ou sur les pans de la longue robe noire de Mam, qui ne la voyait pas. C'était une situation affreuse, infernale. De quoi se taper la tête contre les murs de granit.

C'est pour cela qu'elle devait se faire remarquer. Par tous les moyens, y compris les plus farfelus, la bienséance en sus, mais plaquée en façade. Sur ce point, Émilie était habile stratège.

Quand elle a présenté ses moines à ses frères, ils se sont tout de suite méfiés. Les gens d'église étaient deux : un grand flamboyant, plutôt jeune, qui portait des lunettes et de longues chasubles écruées,

et un petit nettement plus âgé, et toujours habillé de noir. Catholiques ils étaient, cela allait de soi, mais leur affiliation à Rome était si peu affirmée que les frères ont bientôt cru respirer le soufre. Pourtant, ces gens d'église partageaient avec Émilie l'amour de la culture et de la langue bretonne, exacerbé chez ma tante par l'éloignement douloureux du pays natal que le retour avait rendu encore plus explosif. La lande est devenue leur repère. Avec l'aide de quelques amis, ils ont assemblé des planches pour en faire une cabane qu'Émilie a transformée d'un coup de baguette en maison : le lieu de rencontres entre bretonnais sentait bon l'encaustique et le bien-être.

Bientôt, sur un fil à linge tendu au-dessus des pierres de granit qui perçaient de part en part les bruyères du terrain en pente, on a vu les bures sécher au vent. Pendant que Hippolyte travaillait au Moulin, Émilie, petite fée élégante à la silhouette gracieuse et au yeux bleus désormais parallèles derrière ses lunettes, faisait la lessive. Les langues se sont chargées du reste. Les oncles se sont indignés avec éclat. Il y eut, à Pengoat autour de Mam, des conciliabules en breton dont nous n'avons pas su grand-chose. De loin nous avons compris l'essentiel : si le grand moine sautait Tante Émilie, le petit curé en robe noire était tout à fait inoffensif.

Ce n'était pas l'avis de Mam.

MARIAGE DE GWENAËL

Mon cousin Gwenaël épousait une Bourguignonne. Depuis ses frasques flamboyantes avec des Américaines, il en avait nettement rabattu. La fiancée, petite et menue, travaillait à Paris comme assistante maternelle. La cérémonie avait lieu, comme c'était l'usage, dans la région d'où la mariée était originaire. Ma sœur et moi regardions notre cousin de loin, perplexes mais ravies de son aubaine. La famille bourguignonne regorgeait de caves à vin où on nous entraîna avant la messe. La noce fut un instant d'ivresse qui agissait comme une sorte de réparation : on sortait d'un malentendu, celui de l'enfance ratée, mal choisie. Les impressions sont restées vagues, à l'état d'espoir un peu tiède, non vraiment formulé, dans le fond on s'en

foutait, ma sœur et moi avions déjà d'autres chats à fouetter, notre propre vie, nos amours, nos interrogations immédiates, de quelle enfance était-il question ? Gwenaël était le premier des petits-enfants de Mam à convoler loin de la Bretagne, l'affaire était marquante, la mobilisation a été quasiment générale, ils ont été nombreux à faire le trajet, regroupés dans les voitures et en prenant soin d'éviter Paris. Mam est là souriante sur les photos avec sa grande coiffe, le papier brillant ne laisse rien paraître des sourdes querelles qui avaient précédé la cérémonie, sur place, mais surtout là-bas, à Pengoat, dans la cuisine d'où, plusieurs jours de suite, Émilie était ressortie les yeux rougis.

Elle avait tenu bon : ils étaient là tous les deux, les moines. Le petit curé en noir et le grand barbu avec sa bure de laine écrue. Il me semble même que c'est le petit curé qui a dit la messe. Je ne me souviens pas non plus avec précision de Tante Émilie, pour dire la vérité cela fait bien longtemps que je n'ai pas revu la photo qui semble être faite, non pas autour des mariés, mais autour de l'ancêtre, petite figure fausement discrète qui règne sans partage sous sa coiffe d'apparat sur une nichée soumise. Là où la lumière fait défaut, c'est encore un son qui retient l'instant. Un mot a immortalisé la tenue de Tante Émilie. Tonton Gildas est mon parrain. J'étais fière d'être dans sa voiture, une Traction avant aux chromes polis pour l'occasion, déjà un modèle de collection. D'habitude il

se contentait de sourire. À Noël je recevais régulièrement de sa part des bibelots choisis avec l'aide d'un décorateur et destinés à affiner mon goût, et qui ont toujours fait mon désespoir. Il griffonnait les mots d'usage sur la carte qui accompagnait le cadeau de Noël qui avait coûté une fortune, l'objet était enveloppé dans de la paille, toujours très fragile. Bustes de cire et petits angelots : je les donnais tous à ma sœur, qui les rangeait auprès de ses poupées Barbies. La carte parlait de bonheur et de bonne santé, des mots creux pour mon âge où ils n'étaient pas un sujet. Mon parrain ignorait tout de ma vie et de ma passion pour les petites voitures de la marque Matchbox.

— S'habiller en rose ! À son âge !

Des mots pesants, étonnants de la part de quelqu'un dont je ne connaissais que le silence.

C'est vrai qu'elle avait de l'allure, la mère du marié, dans son tailleur clair. Même si elle semblait très en forme, presque gaie, on sentait qu'une ombre subsistait. Elle avait pourtant pris la peine de donner le change, Émilie. Elle s'était appliquée ; avait pris des détours, s'était perdue dans les détails, les anecdotes. Moyennant quoi, le petit curé avait marié Gwenaël à la barbe des oncles qui avaient dû, impossible de faire autrement, être aimables à son égard. Le grand collègue sulfureux était là, lui aussi. Le soir, à la salle des fêtes de Corbigny, il l'a fait danser. Tante Émilie avait inventé une histoire d'accident, qui avait transformé

le moine en Abélard, version bretonne. Je n'ai plus revu mon cousin depuis la folie des caves à vin et le bal en Bourgogne. L'écart initial a perduré, augmenté ensuite par le malaise provoqué par l'histoire. Et puis, il faut bien en convenir, Gwenaël, avec son mariage, commençait une dérive convenable à tous points de vue, qui l'emmenait tout doucement vers d'autres rivages, loin de l'enfance détestable. La sienne.

Quand, deux ans après le mariage bourguignon, le grand moine a lâché ostensiblement la bure qui ne séchait déjà plus dans la Lande des Sept-Saints, pour épouser une péronnelle, le scandale a moussé grand, – pour cela arrive heureusement assez souvent –, sombrer presque immédiatement dans un oubli salutaire.

Cette trahison a sonné la fin de la lande, et peut-être celle des rêves de Tante Émilie.

LA TOUSSUIRE

Nous avions une vingtaine d'années quand nous sommes retournés, Charles et moi, à la Toussuire. La station n'avait pas beaucoup changé, mais j'en ai eu en y revenant, une vision tout à fait différente. Affaire de perspective : parce que j'étais plus à l'aise sur les skis, les télésièges m'étaient devenus accessibles, qui ouvraient vers les sommets.

Là, sous le soleil, tout était décalé : le café où nous attendait Tonton Hippolyte était toujours en place, en contrebas à l'entrée de la station, là où s'arrêtait le bus venant de Saint-Jean-de-Maurienne. Mais l'arrêt s'était déplacé de quelques mètres. Charles avait réservé une chambre dans un chalet en haut des

pistes, auquel nous avons pu accéder en voiture. Tout paraissait subitement lumineux, simple et minuscule. Nous étions passés à des jeux de grands. Il fallait pousser un peu plus loin l'expérience, tout en se mesurant avec nos nouveaux acquis. Mon admiration n'avait pas encore faibli, nous étions toujours complices sur les mauvais coups, ces révélations que nous échangeons dans le plus grand secret – mais j'avais déjà le vague pressentiment que nous ne partagions pas la même révolte. Mon père avait continué sa migration, mes parents habitaient maintenant Paris. Si la Bretagne s'éloignait un peu, elle devenait, grâce aux liaisons ferroviaires directes, en réalité plus accessible.

J'étais inscrite à la faculté de Caen.

C'était un homme replet et parfumé, mais qui paradoxalement avait une très mauvaise haleine ; mon éducation, et le fait de voyager – indûment – en première classe, m'incitaient à adopter une attitude réservée. J'étais, dans le Caen/Paris, en treillis en pays ennemi. L'homme était prof à la fac, et avocat à Paris. Je sentais son regard quand je montais dans la rame. Jamais il ne laissait passer une occasion pour s'asseoir à côté de moi. Il avait été un jour bousculé au cours de manifestations. Il me raconta qu'il avait été interrogé par les RG. On lui avait montré des photos d'étudiants, dont la mienne. Un car de flics avait été incendié sur le campus. Nous étions très fiers

de ce que nous avons célébré comme une victoire. Me savoir fichée m'avait impressionnée. Je me dis que j'avais bien fait de laisser le gominé libidineux s'installer à côté de moi. Cela m'avait coûté, à cause de son haleine. Parler de cela à Charles ? Il avait, lui, quelque chose à me dire, cela tombait bien, on pouvait attendre un peu avant de s'engager sur des chemins glissants. Mon cousin maintenait avec panache son cap d'aventurier. Son côté gonflé me plaisait bien, même si j'avais un vague pressentiment, comme si quelque chose s'était déjà dégradé entre nous.

Nous avons tous les deux, chacun de notre côté, parcouru l'Europe en auto-stop, mais nous n'étions pas allés aux mêmes endroits. J'étais partie en Allemagne. Mon père m'avait coupé les vivres. J'avais vécu de petits boulots. J'avais présenté le bac en candidate libre et appris l'allemand par la force des choses. J'étais maintenant en fac de lettres. Charles s'était retrouvé à la suite de je ne sais plus quelle embrouille en prison dans un pays de l'Est. On a parlé de trafic d'armes. De longues lettres adressées à tante Émilie et transmises aux oncles du Moulin ont persuadé toute la famille qu'il s'agissait d'un coup monté à mettre au compte de la malchance de ce pauvre Charles.

En sortant de sa prison hongroise, il était entré dans l'armée. Mes amis à Caen étaient objecteurs de conscience. Je ne pouvais donc applaudir. Mais comme

mon cousin n'avait pas tardé à s'attirer de gros ennuis, dont il m'avait parlé à mots couverts, il avait besoin de s'expliquer. Nous étions là maintenant, tous les deux, à la Toussuire. Il fallait qu'il raconte.

Un soir, dans une boîte de nuit...

Cela commençait mal. Je ne fréquentais pas les boîtes de nuit. L'eau avait coulé sous les ponts depuis les récits de casino de Gwenaël. Mais mes premières confrontations avec le monde de la nuit, le bruit infernal, les déhanchements, l'alcool et les conversations convenues dans des lieux où il fallait hurler pour se faire entendre, tout cela m'avait paru vain, insupportable et pour tout dire contraire à mes idées de gauchiste engagée. Charles n'était pas attiré par ce qui brille, mais par l'action. Je voulais bien encore lui faire confiance. Il a continué de raconter son histoire

Un soir, dans une boîte de nuit de sa ville de garnison... Montluçon ou Moulins, quelque part au centre de la France. Une bagarre ; pour un motif quelconque, forcément stupide, peut-être une histoire de femme...

Donc, ce soir-là, la bagarre éclate. Insultes, et coups. Un cercle se forme, comme pour un combat de coqs. Les videurs interviennent, les coqs se retrouvent dehors sur le parking, entourés de leurs supporters. Charles réussit à immobiliser son adversaire sur le capot d'une voiture. Un ultime coup de poing, et il s'éloigne avec sa troupe de trouffions, laissant le perdant sur la tôle. À la caserne, on ne parle plus de

rien, l'incident est presque oublié quand, quelques jours après, on retrouve, dans un fossé dans les environs de Moulins ou Montluçon, le corps d'un homme. L'enquête suit le fil des indices, jusqu'à Charles.

Personne ne sait ce qui s'est passé, on ne comprend pas comment l'homme, qui s'était battu sur un parking, a été retrouvé à dix kilomètres de là dans un fossé. Les amis de la victime sont étonnamment discrets. La police remonte des pistes, toutes conduisent à Charles, qui est inquiet. Il sera jugé par un tribunal militaire. L'armée le sort d'un mauvais pas, mais l'affaire pèse lourd sur sa carrière. Il risque la mise à pied, peut-être l'exclusion définitive.

Tout en l'écoutant, je trouve les mots pour rassurer mon cousin. Pauvre Charles. Je comprends que nous ne sommes plus tout à fait du même côté de la barricade.

LA NEIGE

Je suis restée prudente avec mon cousin comme je l'avais été avec le prof du train. Nous nous voyions de loin en loin. Je faisais encore partie du premier cercle, celui des intimes, quand il s'est marié. Ses complices étaient maintenant des indépendantistes bretons. Bon public, je voulais bien écouter ce qu'on avait à me dire, trouvais l'expérience intéressante, et j'étais surtout disposée, comme au temps des pétards, à me laisser séduire, étonner par des coups rares.

Une dizaine d'années s'étaient écoulées depuis nos vacances d'enfants à Saint-Jean-de-Maurienne. Le jour du mariage de mon cousin, j'ai dansé toute la soirée avec un garçon qui s'appelait Jacques et qui se faisait appeler Jakès. Il était mince et blond,

et très concerné par la perte de vitesse de la langue bretonne. Partisan de la manière forte pour se faire écouter, il justifiait la violence la plus extrême pour venger celle faite aux enfants bretons à qui on avait interdit à l'école l'usage de leur langue. Dans la nuit Jakès était rentré chez ses parents à Morlaix et je m'étais endormie tard, dans une chambre de la petite maison de Tante Émilie. Dans mon sommeil j'ai compris que quelqu'un s'approchait de mon lit. Je sentais confusément que je pouvais agir, que je le devais sans doute, mais j'étais sans forces. J'avais le sentiment que le danger ne pouvait pas être réel, que je flottais dans un univers bienveillant, et surtout : que la présence était familière, et qu'elle me voulait du bien. Elle était là depuis si longtemps déjà, depuis ce premier jour dans la neige, à Saint-Jean-de-Maurienne. Je continuais à m'enfoncer dans la ouate du sommeil, à tâtonner dans le brouillard opaque de la petite station de ski pendant que Tonton Hippolyte m'embrassait en bredouillant des mots tendres, son haleine humide de fumeur de gitanes mais sur mon visage.

Au moment même où l'odeur du tabac parvenait à ma conscience, l'apparition s'est dématérialisée et je me suis demandé le lendemain matin si je ne l'avais pas rêvée.

LA LUMIÈRE, LES SONS

Des particules libres, reliées entre elles par le plus grand des hasards. Croit-on. Les histoires claires sont ennuyeuses. Le nœud des passions et l'origine du conflit se situent dans l'ombre, portée par des mots trop rares. Tante Émilie est née d'une histoire sombre sur laquelle personne n'a voulu porter un éclairage. Elle n'est pas morte en Bretagne. Cela paraît incroyable, et même monstrueux, d'imaginer ce long déclin loin de racines si chères.

Elle a passé des années dans une maison de retraite à Nogent-sur-Marne.

Loin des sources, une punition infligée on ne sait par qui, un malentendu de plus, de l'incurie c'est sûr, Charles avait lui aussi ses chats à fouetter, je ne

sais pas lesquels. Je ne l'ai plus revu. Vingt ans sans nouvelles, ou presque. J'ai appris son divorce, son acharnement à anéantir la femme qu'il trompait, à se battre pour la garde de ses enfants. Quelques années plus tard j'ai appris qu'il se remariait.

Mam est morte, un jour à la fin de l'été. Elle avait cent ans. Dans l'église de Pengoat, ils étaient tous là, ses huit enfants, et nous les enfants des enfants. Arrivées un peu en retard, ma sœur et moi nous sommes glissées au fond. Le poste était stratégique, nous avions une vision d'ensemble, reconnaissant les uns et les autres à leur taille, leur attitude, leur nuque. Mon ancien complice était au premier rang, debout derrière une chaise roulante dans laquelle Tante Émilie, minuscule, était tassée au point de disparaître. Après la messe, Charles a traversé l'église sans un mot, poussant la voiturette, l'ensemble s'est évanoui pour ne plus reparaître. Il était déjà très occupé à plumer sa mère. C'est là, dans l'église de Pengoat, que je l'ai vu pour la dernière fois.

Tante Émilie a survécu quinze ans à sa mère. Elle n'est pas morte du fait d'avoir été volée. De l'argent, cela faisait longtemps qu'elle n'en avait cure. Alors que, en partie grâce aux choix paternels, nous passions du gris vers le clair, elle semblait peu à peu dans un oubli qui ressemblait au coma des grands malades.

On dit qu'il faut leur parler. C'est ce que nous avons essayé de faire. Les enfants de Charles lui ont rendu visite, ils ont fait des dessins qu'ils ont épinglés sur les murs de la chambre. Gwenaël n'est pas venu. Un jour, quand j'ai compris que ma tante ne reconnaissait plus personne mais qu'elle réagissait encore aux prénoms des hommes qu'elle aimait, j'ai cherché à joindre mon cousin. Il n'a pas accepté de me parler au téléphone. Sa femme m'a donné une adresse mail, en précisant qu'il était inutile de parler de Tante Émilie. J'y allai sur la pointe des pieds. Gwenaël était devenu fils unique. Cela faisait déjà plusieurs années que Charles avait ouvert les robinets de gaz dans la maison grise.

LES MOTS ET LES BRUITS

Mam avait fait venir un photographe de Lannion.

Ils sont là, en rang d'oignons sur fond d'hortensias, Émilie à gauche, ravissante avec de longues nattes blondes. Pressé contre elle, un petit garçon au regard angoissé : mon père. Les autres suivent, classés dans l'ordre décroissant de leur arrivée sur terre. Ils sont combien ? Six ou sept ? Nombreux en tout cas, peut-être même ne sont-ils pas tous là à la date de la prise de vue. Mon parrain m'a raconté que l'accident avait été provoqué par mon père, qui aurait renversé par inadvertance un liquide toxique sur sa sœur. L'œil gauche aurait été perdu. Mais si cette histoire est vraie, elle se situe dans la petite enfance des deux aînés, bien avant la date où la photo a été

prise. Pas trace de strabisme sur la photo. Le mystère reste entier. L'angoisse par contre suinte derrière le cliché. Les petites filles ont les épaules rentrées, elles ploient sous le sens du devoir, les tâches ménagères, la condition, la tradition, les non-dits. Leurs frères ont les traits fins, le petit dernier est paradoxalement vêtu d'un manteau en peau de mouton dont la texture semble être un rappel de ses boucles blondes.

Mon père me montre une pièce dans la ferme où nous sommes venus si rarement parce qu'il n'aime pas y revenir. Il n'aime ni le gris, ni les hortensias. Nous, ses enfants, sommes restés étrangers au monde où il a grandi. La maison qu'il a fait construire en bord de mer n'est pas en granit, mais en parpaings avec juste quelques pierres de taille pour décorer le dessus des fenêtres. Il aime les meubles *rustiques*, mais il les achète neufs, made in Spain et exportés dans les magasins des grandes villes. Il me montre une place, à table : « C'était la mienne. C'était là que je m'asseyais. » Il m'avait dit, il y a bien longtemps, qu'il y avait des creux dans la table où on versait la soupe. Je veux bien croire que le cadeau de Noël était une orange, mais le coup des creux préparés comme pour une mangeoire, on ne me le fera pas. La longue table de bois est maintenant recouverte d'une toile cirée, la situation pourrait ressurgir, intacte, la pièce n'a pas changé. Je ne peux pas demander l'autorisation de

soulever la nappe. Les creux sont peut-être là... Mon père demande à son frère d'ouvrir la salle à manger. C'est une pièce froide où on ne va jamais. Il me montre la fenêtre qui donne sur l'arrière de la ferme, sur la cour. « C'est là que je dormais, avec ma maman. » La phrase pèse son poids. C'est la première fois que des mots sont plaqués sur une situation si vivante qu'elle évoque, immédiatement, non un fait mais quelque chose d'inqualifiable et de très vague, totalement inutile. L'amour, on s'en méfie. Voilà pourquoi les mots sont si rares. Ils se sont échappés, ils sont là, dans la salle à manger triste à se flinguer, ils flottent encore dans l'air froid, exprimant une reconnaissance si violente qu'elle pourrait, j'en suis sûre mais je ne veux pas regarder mon père, faire pleurer le petit garçon au regard angoissé.

Tante Émilie est enterrée depuis plusieurs semaines. Nous sommes dans la ferme qu'on avait fait construire pour un jeune couple, un amputé d'une jambe et une fille-mère, après la guerre. Qui, *on*? Je ne sais pas. Je ne sais rien des parents de ma grand-mère. Orpheline à quatorze ans, Mam avait un frère, Henri. Plus âgé, plus jeune? En tout cas violent et autoritaire. La morale en arrière-plan lui donnait toute son assurance. Des mots recueillis, je retiens des éléments épars : la dureté, l'arrogance du frère. C'est lui que Mam a choisi comme parrain pour mon père. Je ne sais pas qui a été le parrain d'Émilie.

Quand le scandale est arrivé, Mam n'était pourtant plus une enfant. Elle avait vingt ans quand la guerre a éclaté. Les hommes partis au front, tous, sauf les trop jeunes, les trop vieux et les handicapés. De quelle catégorie faisait partie l'ouvrier agricole ? Je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est qu'il a été identifié, personne n'a épargné à Émilie le mépris qu'on lui portait, même pas ses frères, dans leurs invectives, quand il s'agissait d'apporter de l'eau au moulin des pleurs. « Tu es une menteuse, comme ton père », en français dans la cuisine. Sans le savoir les équarrisseurs reprenaient le discours de l'oncle Henri, à qui la honte et le déshonneur avaient donné tous les droits. Lui, le frère de Mam resterait dans la ferme, prendrait les terres, sa bru porterait plus tard les chapeaux les plus extravagants à la messe du 15 août.

La Maison Rose a été construite à l'entrée du bourg pour une fille indigne. La faute est, historiquement, géographiquement, socialement inouïe. Inqualifiable. On ne l'a donc jamais qualifiée. Albert n'avait plus qu'une jambe quand il est revenu du front. Très diminué, mon grand-père a vécu le temps de faire un enfant par an. Puis il est mort. Je ne l'ai connu qu'en photo, un homme aux cheveux fins et au regard clair. Il était très bon avec les petits. Sur ce point, tous ses enfants sont unanimes. Même Émilie. Surtout Émilie. Mam s'occupait de la nouvelle ferme, la sienne désormais. Tous les matins elle ramassait ses

cheveux en chignon dans la petite coiffe de tous les jours, elle soignait les bêtes avant d'aller à la messe de sept heures. Elle rentrait pour s'occuper de la soupe et des enfants. Parfois elle sortait la badine pour les corriger. Ils en parlent avec tendresse, presque avec reconnaissance. Leur père n'a jamais levé la main sur eux. Mam est blonde, avec le menton volontaire qu'ils ont tous sur la photo. Tous, sauf Émilie.

Les hortensias sont toujours là, dans le jardin sur rue dans lequel on ne pénètre jamais. On entre dans la ferme en la contournant par derrière, en passant par la cour.

LES FILS

Émilie passait de longues heures dans son fauteuil, le regard vide. Elle devait bien être quelque part, à ce moment-là, mais quelle différence avec maintenant, où l'absence est totale simplement parce qu'elle est physique ? Tante Émilie n'est plus nulle part, ni dans sa chambre décorée de dessins de petits-enfants qu'elle ne connaissait plus, ni dans le fauteuil en simili cuir sur lequel les infirmières se penchaient parfois avec compassion en l'appelant par son nom, où gisait un corps amaigri qui déjà n'était plus elle.

Elle les avait pourtant regardés, les dessins des enfants. Avant. Au temps où Charles vivait et venait la voir. Il venait avec eux, avec sa nouvelle femme aussi, mais le plus souvent il venait seul. Émilie acceptait

tout ce qui venait de lui, l'enfant qui crachait sur les croquettes en chocolat et celui qui détournait sa pension, elle l'avait su mais n'avait rien dit, elle lui avait même donné tout ce qu'elle ne pouvait déjà plus donner. La frayeur qu'elle avait éprouvée, jeune mère à l'idée de le perdre, ne s'était pas dissipée, Charles était ressuscité et l'amour qu'elle lui portait était si fort qu'il lui faisait oublier le reste. Près de cet enfant chéri elle supportait Nogent.

Une chose est certaine : mon cousin a sans doute dépouillé sa mère de biens matériels dont elle n'avait que faire, mais il l'a aimée, et s'en est occupé avec dévouement, sans doute avec amour. C'était entre eux un échange permanent, un regard, celui de la mère fondant devant l'audace de son fils, un peu de bave sur un chocolat, on s'en remettrait, ce n'était pas grave, et tellement attendrissant. Ils ont continué leur vie durant dans le même registre, Charles se servant sur le compte de la vieille dame pour payer les traites de sa voiture, combler des trous qui béaient aussitôt ailleurs dans un enchaînement vertigineux. Parallèlement, il prenait pour elle rendez-vous avec le coiffeur de la maison de retraite afin qu'elle restât belle et élégante.

Un jour il n'est plus venu. Tante Émilie n'a pas marqué d'étonnement. Elle n'a rien demandé. Elle savait peut-être, mais peut-être ne savait-elle rien. Dettes accumulées, pertes successives d'emplois

de plus en plus modestes, désertion de la nouvelle épouse. Le fils avait été happé par le gouffre au-dessus duquel il ne cessait de se pencher. Tout, subitement, avait lâché. Et voilà qu'en s'enfonçant doucement dans l'oubli, Émilie s'installait maintenant dans celui des autres.

Gwenaël dit que le décès de sa mère remontait à celui de son père.

Tonton Hippolyte avait passé ses dernières heures dans la maison grise à cracher ce qui lui restait de poumons. Quand ce fut fini, Gwenaël s'était approché de la veuve. Conservateur dans le fond, il s'était senti investi d'un rôle. Le fils aîné avait tenté de prendre le bras de sa mère. Sans le regarder, Tante Émilie s'était dégagee. Elle avait repoussé le fils comme si elle avait subitement repoussé son sort, seule dans la maison triste, seule derrière le cercueil dans l'église de Pengoat. Rejeté, le fils n'a pas compris qu'il s'agissait d'un cri supplémentaire, qui pour la première fois n'était pas un appel au secours, mais un vrai cri de détresse vengeresse. La mort de son mari rendait à sa mère un statut. Elle marchait droite en relevant la tête. Que la dignité fût, ou non, composée, peu importait dans le fond : Émilie hurlait, au monde et surtout aux équarisseurs, son indépendance.

Gwenaël signait des livres avec de belles photos sépia qui exprimaient sa nostalgie pour les vieilles charrues. L'époque de Mam y était dépeinte

de manière idéale. Elle-même devint, dans le prisme de ses récits et comptes rendus, une sorte de déesse antique qui avait su élever ses enfants dans des valeurs incontestables. J'aurais aimé lui demander ce qu'il entendait par là. Et Émilie, dans tout cela ? Il ne viendrait pas, m'avait-il dit quand enfin j'ai pu le joindre au téléphone, à l'enterrement de sa mère. Il avait retenu les détails, le bras refusé, la pension détournée. Il est parti au loin, fidèle au chemin parcouru depuis son mariage en Bourgogne. Sans doute a-t-il eu raison, d'une certaine façon. L'histoire veut que jamais on ne l'aurait écouté, jamais on ne lui aurait fait crédit. Logique d'équarisseurs. Mais comme les souvenirs sont tenaces et qu'il est difficile d'affirmer qu'on ne vient de nulle part, Gwenaël, rancunier, a brûlé le passé immédiat, détestable, pour glorifier le plus ancien. Il suffisait pour cela de sauter une génération, et de la colorer en sépia.

À ses enfants il avait expliqué qu'ils avaient une grand-mère bourguignonne. La bretonne était morte depuis longtemps. Peut-être même n'avait-elle jamais existé. En la rayant de la carte, il créait une béance, sur laquelle il plaquait deux héros : Mam sa grand-mère maternelle, et son père.

Que lui répondre ? Je ne pouvais décemment pas parler de cette nuit de neige et de relents de tabac sur mon visage. Lui dire que le mal portait le plus

souvent les traits de la bienveillance, une attitude facile, confortable pour donner le change. Que la bienveillance qui accompagnait le mal pouvait très bien, d'ailleurs, ne pas être feinte. Tonton Hippolyte avait été un bon père, un excellent mari, un oncle remarquable.

Mam par contre n'avait pas été particulièrement bienveillante. Elle n'avait rien à cacher. Elle aussi avait pris des coups. On disait d'elle qu'elle était dure. On ajoutait qu'elle était juste. Jusqu'à sa mort, elle aura distribué selon un barème scrupuleux sa pension de veuve de guerre. Tous les ans au moment des étrennes, les petits-enfants ont reçu exactement la même somme que leurs cousins. Elle partageait tout ce qu'elle n'aurait pas gardé. Garder aurait été contraire à ses principes. Vivre dans le dénuement pour pouvoir distribuer en était un. Un autre était la discrétion, exacerbée jusqu'au silence. Elle régnait avec un sourire céleste sur un monde fait d'égalité. Ses propos étaient rares, mais ils ne souffraient aucune contradiction.

MAM

Dure et juste. Il faudrait ajouter à ces qualités de survie une autre : ma grand-mère était travailleuse jusqu'à l'épuisement, la valeur *travail* se détachant de manière obsessionnelle face à son corollaire honni : la fainéantise. Elle n'était pas seule dans ce cas, à son époque et cet endroit précis ; mais s'il avait fallu la noter, Mam aurait certainement décroché une mention spéciale. Ce souci de perfection, d'adhérence à l'excellence suprême faisait partie de son personnage, l'inné cimenté par l'histoire nourrie de culpabilité, un personnage qui ne connaissait ni l'approximation, ni la satisfaction. C'est sans doute là le pire : jamais elle ne s'est posée, n'a regardé en arrière avec un sourire en se disant, et en disant aux siens : « *C'est bien.* »

Ses enfants ont toujours été les premiers de la classe, et les fils qui ont fait des études ont continué à briller sur les bancs du lycée ou des instituts catholiques privés sans jamais entendre un compliment. Je peux penser que le penchant, naturel, avait été exacerbé au moment de la faute. On peut imaginer que Mam, au moment où elle a succombé, a su prendre du bon temps. Difficile d'admettre le contraire. Ou alors il faudrait supposer un viol. L'hypothèse a été évoquée, elle arrangeait tout le monde, mais on a dû la balayer. La faute est là, il a fallu la payer au centuple de son prix de rachat.

Le travail entraîne à la constance. La bonté était autre chose. Ma grand-mère savait aimer. Elle a aimé mon père plus que tout. Désigner son bourreau de frère comme le parrain de ce premier enfant légitime était habile. Elle a chéri le petit enfant dont elle a gardé le berceau tout près d'elle, assez longtemps pour qu'il s'en souvienne. Elle a aimé les enfants de ses enfants, auxquels elle a montré la même générosité, une fois par an, en partageant en parts égales sa pension de veuve de guerre. Elle avait ses préférences, mais la retenue faisait partie du formidable plan de survie qui la caractérisait, impliquant morale et maîtrise de soi. Près d'elle, les petites filles avaient la même importance que les petits garçons, comme si le statut de fille avait dû sauter une génération pour être

pleinement reconnu dans la parité qui n'avait pas encore cours. À ce niveau, oui, ma grand-mère était exceptionnelle. Tolérante? Par ce détour, oui. Avec ses enfants, ce fut une autre paire de manches. Il y avait ce qu'elle voulait, et ce qu'elle ne voulait pas.

Elle a surveillé leurs engagements comme leurs écarts amoureux avec attention et manœuvré avec diplomatie. Que ses fils épousassent les filles du minotier, cela faisait partie des choses souhaitables. Mais ce n'était pas un coup d'essai. Il y avait à Pengoat plus puissant que le minotier, dont l'enrichissement était récent. Les vrais nobles étaient les propriétaires terriens. Les familles concluaient, comme partout ailleurs, des alliances afin de regrouper leurs biens. Issue d'une grande famille dont elle avait été déçue, Mam rêvait d'une alliance avec les Callac, qui tenaient le haut du pavé. Depuis longtemps Mam tissait la toile qui lui permettrait de regagner le rang perdu.

C'est ainsi qu'elle a habilement orienté sa fille. Sur une supposition. Un nom. Mais le Callac en question n'avait pas la moindre espérance de succession. On s'en est aperçu trop tard. Il faudra serrer les dents, ma fille. Inutiles, les mots n'ont pas été prononcés. Par chance, le mariage a été heureux.

Il y avait surtout ce qu'elle ne voulait pas. Comme la petite bonne de la ferme d'à côté. Mon père fut chargé de surveiller le frère qui *fricotait*. Un verbe très en vogue, en français, qui avait certainement à

voir avec le *fricot* : un menu exceptionnel, dont on se faisait une joie à l'avance, et qui était, en fait, d'une banalité consternante : viande trop cuite et haricots verts, bouchées à la reine pour les grandes occasions, en entrée s'entend, pour les baptêmes et les mariages. *Fricoter* était donc très voisin de la bouchée à la reine. Celle-ci ne réjouissait pas vraiment ma grand-mère. Mon père était en charge d'une surveillance serrée, le rôle d'espion ne faisait pas vraiment son affaire, mais le fils aîné portait les couleurs d'une reine : impossible d'échapper à son sort. Déjà, quand il était à l'école communale, il avait dû surveiller sa sœur Émilie, qui se faisait tripoter dans les coins par un grand manchot à la pince efficace. Quand son frère s'est rabattu sur la fille du boulanger, Mam n'a pas dépêché ses espions. Fataliste, elle estimait qu'elle avait évité le pire.

LES MOTS

Nous sommes dans la salle d'un restaurant de bord de mer. En quittant Pengoat après l'enterrement de sa sœur Émilie, mon père a effectué en version courte le trajet qu'il a fait toute sa vie : quitter le sombre pour la lumière. Nous sommes à Erquy, le soleil se couche. Il est rouge et splendide.

Il y avait deux fermes. Kren-douar et Koad Gwenn. Deux familles. Et moi, ce soir-là devant la baie vitrée je regarde la mer.

Les noms de lieux, je les avais entendus. Mais c'était à peu près tout ce que je savais d'eux. Les enfances, à partir du moment où, historiquement et géographiquement, elles se recourent, se ressemblent. L'enfance bretonne de mon père, entre deux guerres,

n'a pas grand-chose à voir avec la mienne, française et citadine dans la seconde moitié du vingtième siècle. Ma génération a naturellement revendiqué sa particularité, en prenant soin de se démarquer de la précédente. Ce fut un phénomène social et généralisé, lié à l'histoire. Ne rien devoir, ne rien transmettre parce que tout ce qui a précédé était mauvais : la tentation était forte, et l'acte de rejet compréhensible. Au dessus, les choses étaient plus compliquées. Le mutisme n'était pas, dans le cas de mon père, un phénomène social, mais culturel. Le verbe absent. Le verbe rentré. Traduit par une impression de gris sombre, une oppression, à laquelle on tente, une vie durant, d'échapper. On y laisse forcément des plumes. À des niveaux différents, Émilie et mon père se sont débattus face à une absence, avec et contre le mot rare. Mon père, en choisissant ce qu'il a bien voulu dire, a joué le jeu. Émilie, en quête de reconnaissance, a porté haut le verbe en le dévoyant.

Kren-douar était une ferme prospère dont les bâtiments sont maintenant classés au titre du patrimoine ; Koad Gwenn, qui était au contraire très pauvre, a été dépecée au cours des décennies. La ferme a été peu à peu rognée de ses terres. La maison est restée seule au milieu de rien, habitée par une cousine sans ressources qui a fini par la vendre à des retraités anglais. C'est là que deux générations plus tôt était né mon grand-père, Albert l'unijambiste, gazé sur

un champ de bataille de la première guerre mondiale dont le nom ne sera jamais rapporté, et mort quelques années plus tard des séquelles de ses multiples blessures.

Mon père se souvient de ses séjours à Kren-douar chez son parrain, l'oncle Henri. La tante Marie était hautaine. L'enfant dit « *Méchante* », mais il ne comprend pas pourquoi. Ce soir, devant la mer, mon père parle. Ce n'est pas facile : maintenant, il est sourd. Il n'entend pas mes questions. Je demande, en choisissant juste les mots nécessaires. Je répète en détachant les syllabes, criant presque. À la table à côté on se retourne. Cela n'a pas d'importance. La tante Marie était l'épouse de son parrain, le domaine leur était revenu, la maison où Mam avait grandi, où elle avait travaillé dur, la ferme qu'elle avait dirigée seule dès l'âge de quatorze ans, et que, déshonorée, elle avait dû quitter. Il y a peu à dire. Il ne se passait rien. Mon père rend compte d'un malaise : la dureté d'une femme qu'on lui demande de respecter comme une tante, l'épouse de son parrain. Un petit garçon ne pose pas les questions qu'il ne sait pas formuler. Et même s'il avait su, il n'aurait rien dit parce qu'à cette époque et dans ce lieu l'enfant doit rester muet face aux adultes qui disent peu. Ce qu'il a sur le cœur est vraiment indicible. Il est dans le noir de la gêne, de l'incompréhension. Il se heurte à des murs, à un mal-être, à l'absence d'amour. Au fil des années la gêne s'est

éclaircie, tout en s'alourdissant de son explication. Ce n'était pas agréable.

Il parle. Il dit des mots que j'attrape au vol. Je voudrais prendre des notes, mais cela ne se fait pas. Je grave. Dans ma mémoire.

Mon père, dans le fond, n'est pas affecté par la mort de sa sœur. Nous regardons la mer à travers la porte-fenêtre. Il fait beau, nous sommes au printemps. Tout est ouvert : la baie, la vie, l'avenir. Au cimetière de Pengoat le soleil avait accompagné le cercueil porté par les neveux sur le court chemin entre la porte de l'église et le caveau ouvert, dans lequel on avait posé une planche afin que les enfants de Charles ne voient pas le cercueil de leur père. Les nièces portaient les fleurs. L'hymne à Sainte Anne, résonnant magnifiquement dans la petite église de granit, était un hommage à Émilie dans sa langue maternelle. C'était un bel enterrement. Non, mon père n'est pas triste. Là, devant la mer, on pourrait même dire qu'il est soulagé.

Pour la première fois, j'ose insister, je crie presque pour atteindre son oreille. Je veux comprendre. Je veux l'histoire, non pas d'Émilie, mais des mots, de la langue maternelle, de cette femme que ses enfants vénéraient au point où toute question à son sujet était considérée comme sacrilège.

Des huit enfants de Mam, seuls les garçons étaient destinés à faire des études. élèves de l'école libre, ils partaient ensuite en pension chez les curés. Par quel hasard mon père s'est retrouvé, dès les petites classes, élève de l'école laïque ? Le mystère reste entier. Toujours est-il qu'il n'a pas été simple pour l'instituteur de convaincre mes grands-parents. Le cas était inhabituel, et l'instituteur a pris le risque. Il s'est rendu dans la Maison Rose, à la ferme, passant par derrière. Il s'est assis le dos à la fenêtre sur le banc, à la table où il a accepté une bolée de cidre. Il a parlé. On se méfiait du *Rouge*, mais on l'a écouté. C'est ainsi que mon père a été admis en sixième au lycée après avoir passé le concours des bourses. Déjà il se démarquait, et pour lui Mam acceptait l'exception. L'instituteur ne s'est pas déplacé une seconde fois. Aucun de ses frères n'a fréquenté l'école publique.

Ils sont allés à Saint-Joseph, à Lannion. Tous les garçons. Le petit dernier n'a jamais pu supporter d'être éloigné de sa mère. Il pleurait seul en silence le soir dans le dortoir. Il s'appliqua à mouiller ses chaussures. Il restait plus que de raison dans le froid vif de la cour de récréation. Cela a fini par fonctionner : très gravement malade, il a réussi à être renvoyé à Pengoat. Mam a accepté de le garder auprès d'elle.

Mon père ne quittait qu'au moment des vacances le lycée de Saint-Brieuc. Mais les vacances n'en étaient

pas : il y avait les travaux des champs. Ils devaient être multiples. Nous n'avons retenu qu'un volet des opérations : l'arrachage des patates. Tout le travail de la ferme réduit à un mot repris souvent pendant notre enfance, à un terme désignant une activité honnie. Plus tard, quand nous avons connu Alfred qui avait été prisonnier de guerre en Bretagne, nous avons compris que le terme recouvrait une réalité marquante, puisque la langue française, pour Alfred, se résumait à ce mot : « Ramasser les pommes. » En 1968, dans la ville de Bonn, j'ai connu un Allemand qui regrettait ce temps où une jeune veuve de guerre lui désignait les champs en lui répétant jusqu'à ce qu'il comprenne : « Ramasser les pommes. » Mon père n'a jamais aimé ces mots-là. Il pensait à Navale.

La guerre éclata. On vit arriver d'autres jeunes gens, qui avaient de la famille à la campagne. Mon père connut peu les privations. Il sortait beaucoup. Ses sœurs devaient s'occuper de son linge, repasser ses pantalons. Les filles étaient très bonnes élèves. Elles ont passé leur certificat d'études, au terme duquel rien n'était prévu, sinon un mariage.

La guerre a emporté le rêve de Navale.

En matière de carrière, Mam n'avait pas d'idée précise. En matière de gendres, elle savait exactement ce qu'elle voulait. Pour Émilie, elle savait exactement ce qu'elle ne voulait pas. Son ambition de mère, pour cette fille-là, s'arrêtait là. Hippolyte était le fils d'un

voisin agriculteur. Il avait, lui aussi, passé son certificat d'études, et était entré dans la gendarmerie. C'était quand même mieux que le manchot de la cour de récréation.

Les filles, dit mon père devant la baie vitrée, avaient été studieuses. Il aimait le mot. Le regret était palpable. Dommage sans doute, mais c'était ainsi, pourquoi revenir là-dessus ? Quant à Émilie, il lui avait manqué, pour se plonger dans une étude quelconque, la rage ou la sérénité. La rage avait pris, très tôt chez elle, la forme du désespoir. Mon père ne dit rien de l'accident, de l'encre tombée sur son œil, cela il l'avait peut-être oublié, ou bien cela n'avait jamais eu lieu. Tante Émilie louchait par atavisme, inutile de demander lequel ni pourquoi.

J'ai n'ai connu ni Kren-douar ni Koad Gwenn. J'ai longtemps pensé que la Maison Rose était le berceau ancien de la famille, la ferme bâtie pour mes grands-parents quand l'unijambiste avait épousé ma grand-mère. C'est là que, petits, nous rencontrions nos cousins quand nous rendions visite à Mam. Le petit garçon bouclé à la peau de mouton avait repris la ferme. Quand dans l'après-midi il avait ouvert la porte de la salle-à-manger, aussi sinistre que le jardin sur rue avec ses hortensias, mon père m'avait montré un coin exceptionnellement ensoleillé. La fenêtre sur cour donne sur l'ouest. L'endroit est froid, mais le

rayon de soleil est chargé de particules anciennes, en suspens dans la luminosité. J'avais regardé la grande pièce froide. Il y avait une cloison, je vois le lit qui avait occupé tout l'espace réduit, deux êtres collés l'un à l'autre, une femme blonde, menue, les cheveux ramassés en haut de la tête, dans ses bras un petit être aux grands yeux, les deux se regardent sans parler. Deux fois il avait répété la phrase. Il avait regardé l'endroit précis sous la fenêtre : « Avec maman. » L'enfant a maintenant quatre-vingt-neuf-ans. Le regard n'a pas changé, c'est celui de la photo, qui exprime la peur, celle de ne pas être à la hauteur de l'engagement pris. Je n'ai pas osé demander où était son père, où étaient les autres. Probablement pas nés. Pas un mot sur Émilie. Le premier enfant, c'était lui.

On en est où, des malentendus, des petites erreurs du passé, des plis pris qu'on ne prend pas la peine de repasser parce que, comme ceux des pantalons, ils sont là pour la vie de l'habit ? Les filles ont été exceptionnelles. Toutes. Elles ont repassé sans un mot, elles ont encaissé avec le sourire. D'une certaine façon elles étaient aimées. Pas Émilie. Et elle est la seule à ne pas avoir accepté. Sa lutte a été un long déchirement, un cri sur un chemin qui ressemblait à celui du nouveau-né posé sur le ventre de sa mère qui rampe vers le sein qu'il n'atteindra jamais. Un parcours désespéré. De quoi devenir dingue.

Elle avait effectivement un grain de folie, Émilie. Des cris, des mots épars, toujours à côté. Mise en terre en présence d'une famille un peu gênée, mais en l'absence de ses deux enfants. C'est fou. La photo de l'aîné trône encore dans la petite maison de Mam, celle où elle s'était retirée après avoir laissé la Maison Rose au petit à la peau de mouton. Gwenaël était un bel enfant habillé d'une barboteuse. Comment se fait-il qu'il n'ait pas compris qu'Émilie avait été fière si fière de lui qu'elle avait offert ce portrait à sa mère qui l'a gardé jusqu'à la fin de ses jours ? La maladie du second avait occupé ensuite toutes ses pensées, elle n'avait jamais eu beaucoup de discernement pour trouver les mots essentiels. Toute sa vie elle avait lutté pour ramper vers la lumière. Elle avait pensé la trouver dans la langue bretonne et ses dérives, les salades et les déclarations inutiles, souvent elle s'était égarée mais cela faisait déjà longtemps qu'elle faisait les choux gras des équarisseurs.

Mon père lui aussi a ramé à contre-courant. Il a quitté le nid. Cela lui a coûté. Il y avait sa place. Il y était reconnu. C'était là toute la différence. En s'éloignant, il a emprunté mine de rien ce long chemin de lumière. La Normandie contre la Bretagne. On revenait en été dans le pays de toutes les beautés, de toutes les nostalgies. Mon père avait su plaquer un mirage sur un pays qui n'avait pas été le sien : la mer et ses reflets

scintillants, pas les chemins creux qui s'enfoncent dans le non-dit, dans le sombre, l'obscur, l'incertain.

Les équarisseurs étaient là dès le début. Dans la cour de récréation. Un mal anodin. Pour apprendre à la petite fille qui ne savait rien ce qu'elle était vraiment. Elle prend cela dans les dents, dans l'œil. Elle en reste défigurée. Comment pourrait-on l'aimer ? Les premiers mots sont incisifs, sortis de leur boîte de Pandore ils continuent leur chemin dans le silence et, comme les algues vertes du rivage, n'en sont que plus nocifs. Ils n'ont l'air de rien. Peut-être même n'existent-ils pas vraiment. On ne les entend pas. Ils flottent entre deux eaux. Le mal est d'une consternante banalité. Il a suffi d'un mot, d'un malentendu, de milliers de silences, et voilà une vie ratée.

TABLE

11	Préface
17	Les enfants de la photo
23	Émilie naît à Pengoat en 1918
27	La sœur aînée de mon père
31	Les mots
35	Charles
37	Saint-Jean-de-Maurienne
53	Les vacances en Bretagne
57	La messe du 15 août
61	La maison dans les champs.
69	Mots d'équarisseurs
71	Mariage de Gwenaël
75	La Toussuire
81	La neige
83	La lumière, les sons
87	Les mots et les bruits
93	Les fils
99	Mam
103	Les mots

REMERCIEMENTS

DU MÊME AUTEUR

Marie-Jeanne, Éditions Publibook, 2001

Paul Chambole et le peintre grec, l'Harmattan, 2002

La vie rêvée de Chotan B,

ACHEVÉ D'IMPRIMER

Ce livre a été achevé d'imprimer sur papier bouffant 80 g par l'imprimerie SNEL à Liège pour le compte de Cent Mille Milliards.

Préparation, correction et mise en page : Cent Mille Milliards et Christine Béroff.

Typographies : à l'intérieur, Coline Première et Coline Cursive, © Émilie Rigaud, A is for Apple ; en couverture, Gotham, © Hoefler & Co.

ISBN : 979-10-91601-33-7

Imprimé en Belgique

Cent Mille Milliards

« *On n'en a jamais assez* »

21 rue d'Aboukir 75002 Paris, France

+33 1 56 33 99 22

